

CHARLES-PIERRE CLARET, COMTE DE FLEURIEU né en 1738

# Découverte des François,

en 1768 & 1769, dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée.

Et Reconnaissance postérieures des mêmes Terres par des Navigateurs Anglois qui leur imposé de nouveaux noms

Paris, De l'Imprimerie royale, 1790

**SUPERBE ET RARE EXEMPLAIRE EN MAROQUIN DE L'EPOQUE, IMPRIME  
SUR UN BEAU PAPIER BLEUTE, D'UN LIVRE QUI ENTENDAIT RETABLIR LA  
CHRONOLOGIE OBJECTIVE DES DECOUVERTES FAITES DANS LE PACIFIQUE :  
DE QUIEROS ET MENDANA A BOUGAINVILLE ET COOK  
EDITION ORIGINALE**

**IN-4 (252 X 185MM).** Imprimé sur papier bleuté

**COLLATION :** [A]-B4 C2 A-Z4 Aa-Qq4 + 12 planches (sans le feuillet blanc Qq4)

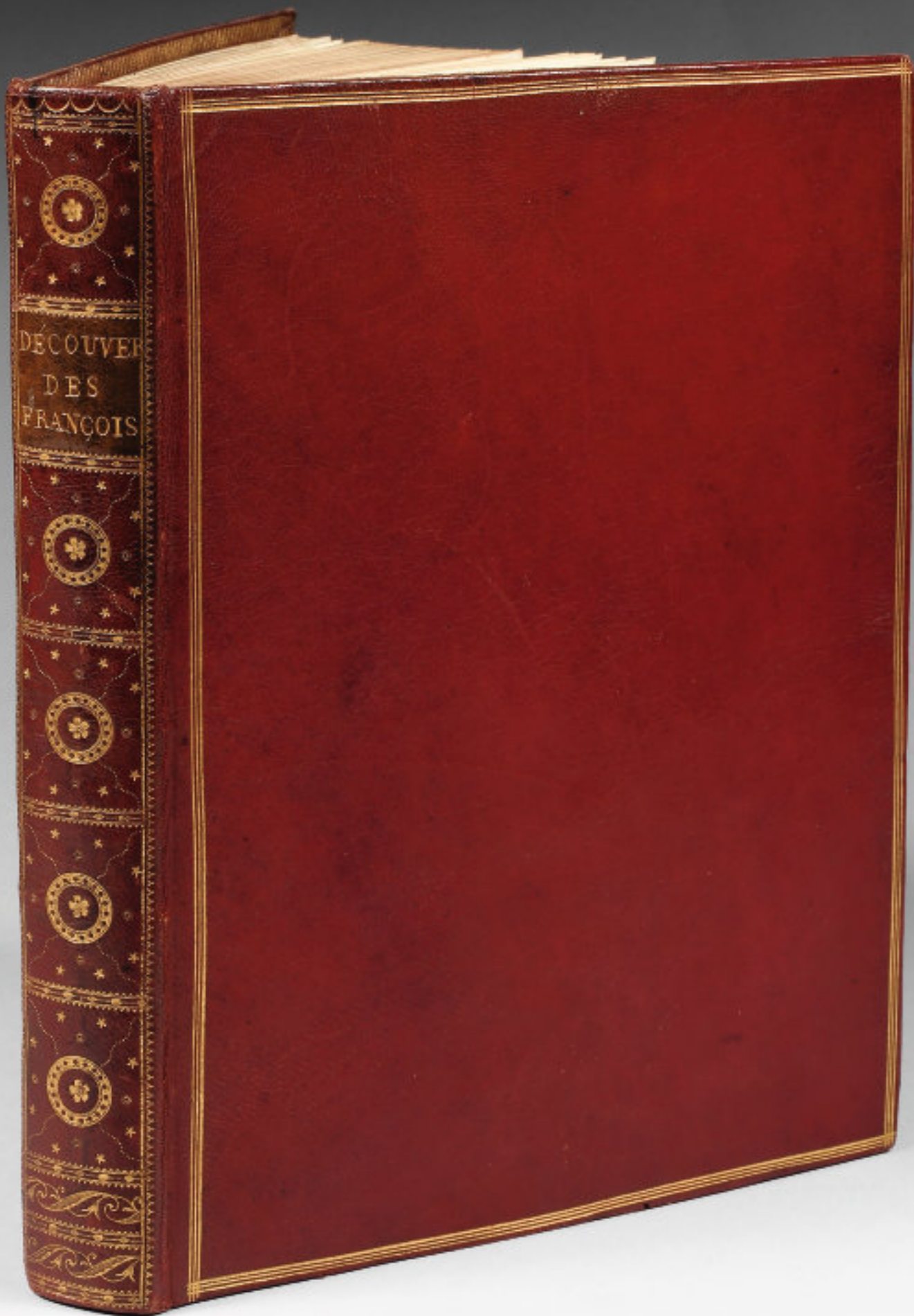
**ILLUSTRATION :** 12 planches dépliantes : 10 représentent pour leur plus grand nombre les terres découvertes par Bougainville et Surville, 2 planches montrent un profil côtier et les "Armes, outils et instruments des habitants du Port Praslin à la côte des Arsacides".

**RELIURE DE L'EPOQUE.** Maroquin rouge, triple filet doré en encadrement, dos long à décor très orné et doré, tranches dorées

Charles-Pierre Claret de Fleurieu (1738-1810) est le prototype du marin savant au Siècle des Lumières. Il entra dès l'âge de treize ans au service de mer et montra de bonne heure une habileté et une instruction surprenantes. En 1763, il fabriqua, de concert avec Ferdinand Berthoud, la première horloge marine qu'on eût encore vue. Il l'expérimenta lors de son voyage aux îles Canaries en 1768-1769 et fut nommé Lieutenant de Vaisseau en 1773 puis inspecteur du Dépôt des cartes et plans. En 1776, il fut appelé par Louis XVI à la direction générale des ports et arsenaux, une charge créée pour lui par le roi et à sa mesure. A ce poste clé pour l'avenir maritime de la France, il dirigea avec succès les opérations navales de la Guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique et fournit les plans et instructions des voyages de découverte entrepris par Jean-François de La Pérouse et le chevalier d'Entrecasteaux. Faut de pouvoir publier les résultats de l'expédition de La Pérouse, il éditera *Le Voyage du Solide (1790-1792)* accompli par Étienne Marchand pour le compte d'un négociant marseillais. Il fut nommé Ministre de la Marine en 1790 et donna sa démission l'année suivante avant de devenir gouverneur du jeune Dauphin (Louis XVII) en 1792. Arrêté pendant la Terreur et libéré le 9 Thermidor, il devint membre du Conseil des Anciens en 1797 puis fut exclu de cette assemblée le 18 fructidor. Appelé par Napoléon Bonaparte au Conseil d'État après le 18 Brumaire, ses relations avec le Consulat furent fraîches. Il devint néanmoins Sénateur et comte de l'Empire. Il travaillait au moment de sa mort sur une *Histoire générale de la navigation de tous les peuples* qui demeura inachevée. Fleurieu fut transféré au Panthéon en 1810.

Cette *Découverte des François*, présentée à l'Académie des Sciences en 1790, avait pour but d'assurer les droits de Bougainville et de Surville, c'est-à-dire des découvertes françaises dans le Pacifique, contre l'intense compétition créée par les marins de Sa Gracieuse Majesté. Fleurieu, grâce à des sources manuscrites ou déjà publiées à l'époque (comme Quieros, Mourelle ou Cook), démontre dans ce livre que les îles Salomon, découvertes en 1567 par Mendana, étaient les mêmes que celles découvertes par Carteret en 1767, par Bougainville en 1768, et par Shortland en 1788. Ce fait fut confirmé par d'Entrecasteaux durant son voyage à la recherche de La Pérouse.

**REFERENCES :** Sabin 24748 – Ferguson 81 - cf. Hill p. 105



DECOUVER  
DES  
FRANCOIS

# [Inventaire après décès des collections du duc de Penthièvre

à l'Hôtel de Toulouse et au château de Sceaux]

[Paris et Sceaux], avril-novembre 1793

**IMPORTANT TMOIGNAGE MANUSCRIT SUR L'UNE DES PLUS  
CONSIDERABLES SUCCESSIONS DU ROYAUME DE FRANCE, CELLE  
DU DUC DE PENTHIEVRE. L'INVENTAIRE DECRIT UNE SURPRENANTE  
BIBLIOTHEQUE, UN INTERIEUR PRINCIER, LES COLLECTIONS  
DE LA PRINCESSE DE LAMBALLE ET UNE CAVE A VINS ETONNANTE**

**IN-4 (280 X 225MM)**

**COLLATION** : environ 335 feuillets écrits recto-verso à l'encre brune, de plusieurs mains, soit environ 670 pages en tout, de nombreuses pages avec le cachet "Expédition"

- F° 1r [Hôtel de Toulouse] : *"L'an mil sept cent quatre vingt treize et deuxième de la République le vingt sept Avril trois heures de relevée, à la requête d'Ignace Joseph defourmestreaux, administrateur en chef des biens de la maison de Penthièvre. Exécuteur du testament de Louis Jean Marie de Bourbon Penthièvre... 2° à celle de la citoyenne Louise Marie Adelaïde de Bourbon Penthièvre, épouse séparée quant aux biens du Citoyen Louis Philippe Joseph Bourbon Orléans",* f° 23r : *Galerie dorée : "Dans la galerie éclairée de six croisées, aile sur le jardin",* f° 25v : début de l'inventaire des meubles de la Princesse de Lamballe, sur une quinzaine de feuillets : *"Dans la chambre à coucher qu'occupait Madame de Lamballe",* puis inventaire de l'ensemble de l'hôtel, jusqu'aux draperies et ustensiles de cuisine, f° 96r : début de la prise de la bibliothèque de l'hôtel de La Vrillière *"en présence de Jean-Baptiste Huzard, libraire à Paris y demeurant rue Montmartre... La description et prise des dits livres seront faites sur la représentation qu'en fera le citoyen Jean-Joseph Marie Blondel, bibliothécaire du dit Sieur de Bourbon Penthièvre",* f° 117v-118r : description des livres de chasse de Penthièvre hérités du comte de Toulouse : *"Gaston Phœbus De la Chasse manuscrit infol. sur vélin avec figures peintes en camayeu et or, avec cadres, lettres majuscules en or. Superbe exemplaire... 300 livres",* f° 120v : *"Le Romain [sic] de la Rose 1530 In-folio gothique... 4 f°, 126r : "Les Fables de La Fontaine avec les figures d'Oudry... in-folio grand papier... maroquin rouge doré sur tranches 500 f°, f° 131r : "Cérémonies et coutumes religieuses, neuf volumes... 400 f°, f° 142r : "Montfaucon, quinze volumes folio... 400 f°, f° 144 atlas et cartes, f° 145 Histoire naturelle ("Weinmann... 400 livres"), f° 146v : "Saint Non... veau écaille 400 livres, Zurlauben... veau écaille 300 livres, La Borde Description de la France... 400 livres"*

- F° 151r : [château de Sceaux], f° 152r-159v : prise de la Cave à vins : *"à l'instant comparu le citoyen Georges Barbier, ancien échanson de feu le citoyen Bourbon Penthièvre... lequel a déclaré que depuis 24 ans qu'il était employé comme Echanson, il était dans l'usage de garnir la cave d'approvisionnement afin que les Vins acquièrent la maturité nécessaire à la consommation",* f° 160r : *"Dans l'appartement ayant son entrée dans la galerie",* f° 173r *"Cabinet à coucher",* f° 198r : *"Dans le Cabinet en Lac... Une commode à deux tiroirs en vieux Lac de Caromandel avec ornemens de cuivre doré... 150 livres",* f° 239r : *"Petit sallon de la galerie",* f° 240r-254v : *"Suivent les livres de la Bibliothèque dont la prise sera faite... sur l'avis dudit citoyen Huzard imprimeur libraire... cette prise sera faite sur la représentation que fera des livres le citoyen Jean Joseph Marie Blondel",* f° 245r : début de la section des gothiques : *"Le livre des neufs Princes d'Abbeville 1487 petit vol. f. raccomodé... 6 livres. Ivain de Galle ancien roman sur vélin bien mal conditionné et les Chevaliers de la Table ronde de Lancelot... 9 livres... le vieux Tristan sur papier avec des vignettes simples... 5 livres. Le Roman de Perce Forêt, Paris, Gaillot du Pré, 1538. Cinq tomes reliés en trois volumes 1er rel. 1 vol. piqué de vers prisé... 100 livres... Palmerin d'Olive... Peregain.. L'Amant rescussité... Recueil des Histoires troyennes... Le regret du comte de Haynaut sur vélin... Guérin le courtois Paris, Le Noir, 1519, gothique piqué... Guillaume de Palerme... Histoire des Quatre fils Aymon 1508... caractères en bois de Perceval le Gallois, Paris, 1530... Ogier le Danois, Paris, Trepperel, sans date... Guy de Warwick... La Mélusine Lyon sans date piqué et mal conditionné... 3 livres",* f° 254v : *"suite de l'appartement n° 15 ci-devant désigné",* f° 272v : *"Pavillon de l'Aurore dans le potager",* f° 310v-317v : inventaire des tableaux, f° 320r : *"dans le pied de la dite Croix la somme de 5000 livres",* f° 326r : début de l'inventaire des papiers

**RELIURE DE L'EPOQUE SIGNEE DE BINET.** Vélin vert à plats rigide, étiquette du relieur contrecollée sur le premier contreplat, titre à l'encre au dos avec la mention "exp<sup>on</sup>" [pour "expédition"]

11776

Inventaire  
de la  
Succession  
Penthièvre  
exp<sup>te</sup>

Louis Jean Marie de Bourbon (1725-1793) est le fils du comte de Toulouse, lui-même fils légitimé de Louis XIV et de la marquise de Montespan. Il reçut le titre de Penthièvre et, à la mort de son père, entra en jouissance de toutes ses charges et fonctions, notamment celles de Grand Veneur et de Grand Amiral. Il eut une brève carrière militaire pendant les campagnes de 1743 et 1744. Par la suite, il s'éloignera des activités publiques et poursuivra « sa vie de grand prince mélancolique et distingué » (J. Duma), envisageant même, à la mort de sa femme, de se retirer à La Trappe. Il est discrètement présent dans la société de cour, mais attentif à son rang éminent dans la hiérarchie nobiliaire du royaume. Lorsque la Révolution éclate, il refuse d'émigrer et reste fidèle à son souverain. Sa réputation de prince vertueux et charitable, aux idées politiques modérées, le protège de la tourmente. Très affecté par les événements, il meurt dans son château de Bizy le 4 mars 1793, quelques mois après l'exécution du roi.

Il est un des premiers propriétaires fonciers du royaume et ses revenus sont énormes. Il dispose de multiples résidences, richement meublées et entretenues, et il est entouré d'un personnel nombreux. En 1775, sa fortune considérable s'accroît encore lorsqu'il reçoit l'héritage du comte d'Eu, dernier fils et héritier de la duchesse du Maine. Il réunit ainsi les possessions de la descendance des deux fils légitimés de Louis XIV. En 1783, cédant aux pressions du Roi, il lui vend son domaine de Rambouillet, dont le château, où il était né et avait été élevé, était sa résidence favorite et il transfère celle-ci au château de Sceaux.

Cet inventaire après décès de 1793 est l'expédition d'un inventaire conservé aux Archives de France. Il décrit deux des (nombreuses) demeures du duc de Penthièvre : l'hôtel de Toulouse rue de La Vrillière (aujourd'hui siège de la Banque de France) et le château de Sceaux qui provenait par héritage de la duchesse du Maine. L'inventaire de l'hôtel de Toulouse décrit les grands appartements du rez-de-chaussée qui avaient gardé en partie le décor louis-quatorze du comte de Toulouse (salle des animaux, salle des rois, chambre balustre), où étaient accrochés les célèbres tentures de tapisserie - les *Chasses de Maximilien*, les *Attributs de la Mer*, les *Douze mois* de Audran, *l'Empereur de Chine* conservé au Musée Getty. On y reconnaît le régulateur de Boullée aujourd'hui au Musée du Louvre. Au premier étage se trouvait l'appartement de la Princesse de Lamballe, tendu de taffetas chiné à la branche et somptueusement meublé, avec de beaux chenets aux sirènes (Musée Gulbenkian, Lisbonne). Il est évident que ce manuscrit est un document de premier plan pour qui s'intéresse à l'histoire des décors intérieurs, et tout simplement à l'art au XVIIIe siècle.

### *Les bibliothèques*

Dans ce volumineux document, les bibliothèques de l'Hôtel de Toulouse ou du château de Sceaux occupent une place importante. L'inventaire a été établi par le célèbre libraire Huzard, qui deviendra après la Révolution, spécialiste des sciences naturelles et dont la collection reste une provenance mémorable. Le noyau initial des livres du duc de Penthièvre a été hérité de son père, qui est connu par les quatre catalogues successifs que le comte de Toulouse fit établir et publier en son temps par le grand libraire de l'époque, Gabriel Martin (1706, 1716, 1726, 1734). Mais ces bibliothèques Penthièvre furent accrues par des achats constants. On remarque des reliures à ses armes et on est surpris par la valeur des grands livres du XVIIIe siècle (La Fontaine d'Oudry, La Borde, Zurlauben, Saint Non, Montfaucon, Weimann, etc...) dont les prix égalent ceux des plus belles pièces de mobilier ou des grands tableaux. Au total, il s'agit des deux principales bibliothèques résidentielles d'un prince que l'immensité de ses possessions conduit souvent à une vie d'errance.

L'inventaire de la bibliothèque du duc de Penthièvre au château de Sceaux fait connaître une partie très attachante. Outre les recueils de théâtre qui rappellent les représentations théâtrales de Sceaux à l'époque de la duchesse du Maine, cet inventaire mentionne la présence de livres plus anciens. Il décrit à l'unité une quarantaine d'ouvrages, essentiellement des éditions des XVe et XVIe siècles ou des manuscrits plus anciens de textes français. Plus précisément, il s'agit généralement de « romans de chevalerie », ainsi que l'on désigne des récits à caractère épique relatant les exploits de personnages médiévaux légendaires, mais aussi ceux de personnages héroïques qui ne



celles et broches en parchemin unies  
 pièces de théâtre détachées du commencement  
 du dernier suite prises ensemble trente cinq  
 livres

69. Soixante sept volumes in 8. et un recueil  
 d'ouvrages pièces de théâtre par divers auteurs  
 Rontou, Guerin, Douville, Maizet et Renaud  
 prise ensemble trente cinq livres

70. La passion de personnages deux volumes  
 H. M. G. D. prise six livres

71. L'usage de Poliphile 161. in folio figure en bois  
 letons prise cinq livres

72. Le livre de saint Louis Abbéville 1187. pris  
 Vol. f. commode prise six livres

73. Deux volumes in folio Grain de Gatharquin  
 Roman suavelin tres mal conditionné et ter  
 Chevaliers de la Table ronde de Laurot deux  
 Vol. en un pris neuf livres

74. Deux volumes in folio le Vieux Cristan sur  
 papier avec des vignettes simples et nouvelles  
 Cristan 1584. prise cinq livres

75. Le Roman de pere forest de la Gaillot  
 Dupré 1538. cinq tomes et six autres volumes  
 in folio 1. et six 1. Vol. piqué de vers pris  
 une livre

Dans cent soixante cinq demies  
bouteilles de Vin de Malaga prise  
Trois cent vingt cinq livres y 325. n. n.

Dans cent vingt bouteilles de Marachin  
prise quatre cent cinquante livres y 450. n. n.

soixante une bouteilles la Godde Vin,  
vingt quatre autres de Champagne prise  
cent quatre vingt livres y 180. n. n.

quatre vingt dix neuf bouteilles d'auvergne  
prise cent quatre vingt dix huit livres  
y 198. n. n.

Dans cent trente huit bouteilles de Vin de  
fotome, cent dix neuf de Vin de Heris, cent trente  
une de Vin de Vin Douze autres parilles, trois  
autres Bouteilles de Vin de Heris, tout  
ensemble prise sept cent livres y 700. n. n.

quatre vingt deux bouteilles d'auvergne,  
cent quatre vingt dix livres y 190. n. n.

Cent trente sept bouteilles de Vin de Bordaux  
quatre dix huit, douze de l'hermitage, vingt une de la  
Godde, dans cent dix huit bouteilles de l'hermitage  
Blanc nouveau, six de Blanche Table, quatre  
de grave, tout prise cent soixante dix  
livres y 170. n. n.

Cent cinquante six bouteilles de Vin de Carille

sont pas des chevaliers proprement dits. Ces précieux volumes proviennent en grande partie de la bibliothèque du comte de Toulouse qui les avait acquis à la vente Cisternay du Fay en 1725. Mais le duc de Penthièvre a lui aussi acquis des romans de chevalerie, notamment à la vente du duc de La Vallière en 1783.

La fille unique du duc de Penthièvre héritera la bibliothèque de son père. Elle était l'épouse du duc d'Orléans, Philippe Egalité, et en 1821, la bibliothèque passera à son fils Louis-Philippe, duc d'Orléans, futur roi des Français. Après la chute de la Monarchie de Juillet, elle sera confisquée et mise en vente en 1852. Les romans de chevalerie en constituent une des parties les plus remarquables, bien que tous ceux qui sont mentionnés dans l'inventaire ne s'y retrouvent pas. Ils seront convoités par les plus puissants amateurs du moment, notamment par Armand Cigongne et le duc d'Aumale. Et, dès lors, cet ensemble s'institue dans le marché du livre rare comme un des plus précieux gisements de romans de chevalerie. Une confrontation même sommaire entre l'inventaire de 1793 et le catalogue de la vente de 1852 ouvre des aperçus sur les circonstances peu favorables (celles de l'année 1793), l'incompétence ou la complaisance du libraire face à une succession problématique, surtout les changements dans les pratiques bibliophiliques. Les estimations y sont très éloignées des prix obtenus antérieurement par des ouvrages comparables, par exemple à la vente La Vallière en 1783 et encore plus à la vente Louis-Philippe. Les notices sont minimales : les reliures ne sont pas décrites et il n'y a aucune mention d'armes. Elles sont souvent dépréciatives : les volumes peuvent être dits « mal conditionnés », « piqués des vers », « racommodés ». Mais les mêmes volumes apparaîtront dans la vente Louis-Philippe comme de superbes exemplaires « aux armes du comte de Toulouse », dans des reliures parfois attribuées à Boyet !

#### *La cave à vins du duc de Penthièvre au château de Sceaux*

C'est l'une des plus importantes de la seconde moitié du siècle et elle a déjà fait l'objet de quelques études. En 1793, elle comprend 5743 bouteilles de vins fins et environ 30.000 bouteilles contenues en tonneaux ou "pièces". Ce vin est destiné à être vieilli avant sa future mise en bouteille. Chaque année, le duc acquiert pour plus de 10.000 livres de vin en différent conditionnement. Ce vin est à l'usage de sa Maison et de tous ses employés comme à l'usage de sa table - on dit de la Bouche - que l'on sait généreuse comme lorsqu'il préside les Etats de Bretagne. On distingue donc trois types de consommation, celle du personnel, celle des grandes réceptions et de l'entourage, et celle du Grand et de ses proches, dont la préférence va aux vins de Bourgogne dits "fins". La Maison boit du vin commun à 10 sous la bouteille, du cidre ou de la bière. Les couches intermédiaires boivent du vin de milieu de gamme, celui du pourtour de la Bourgogne mais n'ont pas accès aux grands crus parmi lesquels le duc préfère le Volney, les vins du Clos Vougeot et de Montrachet, ou encore des grands crus du Bordelais. Ces grands vins forment la "collection de bonnes bouteilles" du duc de Penthièvre. Il se tourne aussi depuis longtemps vers les vins de liqueur qui forment la grande composante de sa cave : vins du Rhin, de Moselle, de Malaga, de Rota, le Tokay de Hongrie, comme des vins de Chypre ou du Cap en Afrique du Sud. Correspondant à une nouvelle forme de gastronomie, ces vins se consomment sur les desserts. De même, le champagne, qu'il soit mousseux ou pas, semble devoir précéder tout grand dîner. L'inventaire de cette cave représente ainsi un document précieux sur les comportements gastronomiques des grands aristocrates à la fin du XVIIIe siècle.

**REFERENCES** : inventaires Penthièvre consultables aux Archives de France : duchesse de Penthièvre en 1756 (300 AP I 987), duc de Penthièvre le 27 avril 1793 (Min. centr. XXXV, 962), du duc de Penthièvre à l'occasion de son mariage avec S.A.S la Princesse de Modène, le 21 octobre 1744 (Min. centr. XXXV, 638) – Jean Duma, *Les Bourbon-Penthièvre* (1678-1793), Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, sur la cave à vins : pp. 462-466 – Nicole Lemaître, "Les collections de bonne bouteille à la fin de l'Ancien Régime", *La France de l'Ancien Régime*, Toulouse, 1984, pp. 381-389 – Renée Lemaître, "La cave du duc de Penthièvre à Sceaux d'après les inventaires de 1793", *La vigne et le vin en Ile-de-France*, Paris, 1984, pp. 301-317



ANDRÉ MICHAUX né en 1746

# histoire des chênes de l'Amérique

ou Description et Figures de toutes les espèces et variétés de Chênes de l'Amérique Septentrionale, Considérées sous les rapports de la Botanique, de leur culture et de leur usage

Paris, Crapelet, 1801

**EXEMPLAIRE ENTIEREMENT NON ROGNE, A TRES GRANDES MARGES**

**EDITION ORIGINALE**

**IN-FOLIO (473 X 314MM)**

**COLLATION** : π I-14<sup>2</sup> : 30 feuillets

**ILLUSTRATION** : 36 planches d'après les dessins de Pierre-Joseph Redouté (32) et son frère Henri-Joseph (4), gravées à l'eau-forte par Plée (33) ou Sellier (3) et imprimés en noir, montrant vingt espèces et seize variétés de chênes d'Amérique. Elles n'ont jamais été imprimées en couleurs

**RELIURE DE L'EPOQUE.** Cartonnage de papier bleu d'origine

*Quelques rares rousseurs ou piqûres sur les premières planches, feuillet 6 de texte et verso de la planche 5 portant la trace d'une légère discoloration dans un angle due à la décharge d'une fiche de bibliothèque mais n'affectant pas la planche 5, léger accroc dans la marge extérieure de la planche 30*

En 1779, André Michaux étudia quelque temps la botanique en Angleterre. Puis, en 1780, il explora l'Auvergne et les Pyrénées françaises et espagnoles. Après un long voyage en Perse, il revint en France avec un herbier et introduisit également de nombreuses plantes orientales dans les jardins botaniques français, notamment l'orme de Sibérie (*Zelkova crenata*) et la michauxie (*Michauxia campanuloides*). Il rapporta aussi de ce voyage le *Caillou Michaux*, premier document épigraphique concernant l'écriture cunéiforme à être introduit en Europe (BnF). Il fut nommé botaniste royal par Louis XVI et envoyé aux États-Unis en 1785 afin d'y rechercher des variétés d'arbres susceptibles d'être implantées en France pour servir aux constructions marines. Il partit accompagné de son fils, François André (1770-1855), avec qui il fit ses premiers voyages, mais celui-ci rentra en France en 1790. André Michaux explora l'Amérique du nord de la Floride (alors espagnole) jusqu'aux approches de la baie d'Hudson (Canada) et de la côte atlantique jusqu'au Mississippi. En 1786, il créa un jardin botanique à Charleston (Caroline du Sud), d'où il effectua ses expéditions, plus audacieuses les unes que les autres. Il décrivit et nomma beaucoup d'espèces nord-américaines durant cette période, et ce livre sur les *Chênes* reflète le sérieux de ses compétences scientifiques. Durant cette même période, il introduisit en Amérique de nombreuses espèces venant de diverses régions du monde telles que l'orme de Sibérie (*Zelkova crenata*), l'olivier odorant (*Osmanthus fragrans*), le lilas d'été ou *lagerose* ou myrte de crêpe (*Lagerstrœmia indica*), l'*albizzia julibrissin* ou arbre à soie, le *gingko biloba*, le théier (*camellia sinensis*), et importa en France de nombreuses espèces nouvelles de chênes, érables, noyers ainsi que le virgilier (*Cladrastis lutea*), le magnolia à grandes fleurs (*Magnolia macrophylla*), le rhododendron de Virginie (*Rhododendron catawbiense*). De retour à Paris le 23 décembre 1796, il ne put jamais obtenir le règlement de ses appointements impayés depuis les débuts de la République. En 1800, il s'embarqua dans l'expédition de Nicolas Baudin en partance pour l'Australie et mourut d'une fièvre tropicale trois mois plus tard à Madagascar. L'ouvrage fut donc mis au point par le fils de l'auteur, François-André Michaux.

Les dessins de Pierre-Joseph Redouté sont d'une remarquable vivacité. Dessiner des feuilles d'arbres, leur conférer un volume aérien - elles qui sont par nature "à plat" (à la différence des fleurs dont le dessin requiert une maîtrise de la perspective) - n'était à la portée que d'un grand artiste. De surcroît, la précision de Redouté fait écho aux descriptions de Michaux, à l'exactitude quasi romanesque. Et, paradoxalement, ces "chênes d'Amérique", observés dans l'ambition de développer un programme de reforestation en France, sont sans doute aujourd'hui victimes de la déforestation de la planète.

**REFERENCES** : Nissen *Botanische Buch Illustration* 1358 – Hunt, *A Catalogue of Redouteana*, 8 – *Great Flower Books* (1990) p.119 – Madol 20 – Dunthorne 249



*Desinée par P. J. Redouté.*

*Gravée par P. L.*

**QUERCUS nigra.**

ANTOINE-AUGUSTIN PARMENTIER né en 1737

# Nouvel aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et conserves de raisins

Paris, Imprimerie impériale, 1813

**EXEMPLAIRE RELIE AU CHIFFRE COURONNE DE  
NAPOLEON.**  
**EDITION ORIGINALE**

**IN-8 (198 X 119MM)**

**ILLUSTRATION** : deux planches dépliantes

**RELIURE DE L'EPOQUE.** Veau porphyre, encadrement d'une roulette dorée, dos long orné, chiffre couronné en queue et en tête du dos

*Quelques rousseurs. Charnières fragiles*

Sous l'Ancien Régime puis sous l'Empire, Antoine-Auguste Parmentier fut reconnu et protégé pour ses découvertes très diversifiées dans le domaine de l'agronomie. Chercheur inlassable et polyvalent, sa première formation de pharmacien lui valut notamment de faire adopter la vaccination antivariolique par les armées de Napoléon.

Il s'agit du dernier livre de Parmentier, publié l'année même de sa mort.

**REFERENCES** : Poggendorff II, 362f – Olivier-Hermal-de Roton 2652, mélange des fers 15 (pour le N) et 16 (pour la couronne)



BENJAMIN CONSTANT DE REBECQUE né en 1767

# Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs

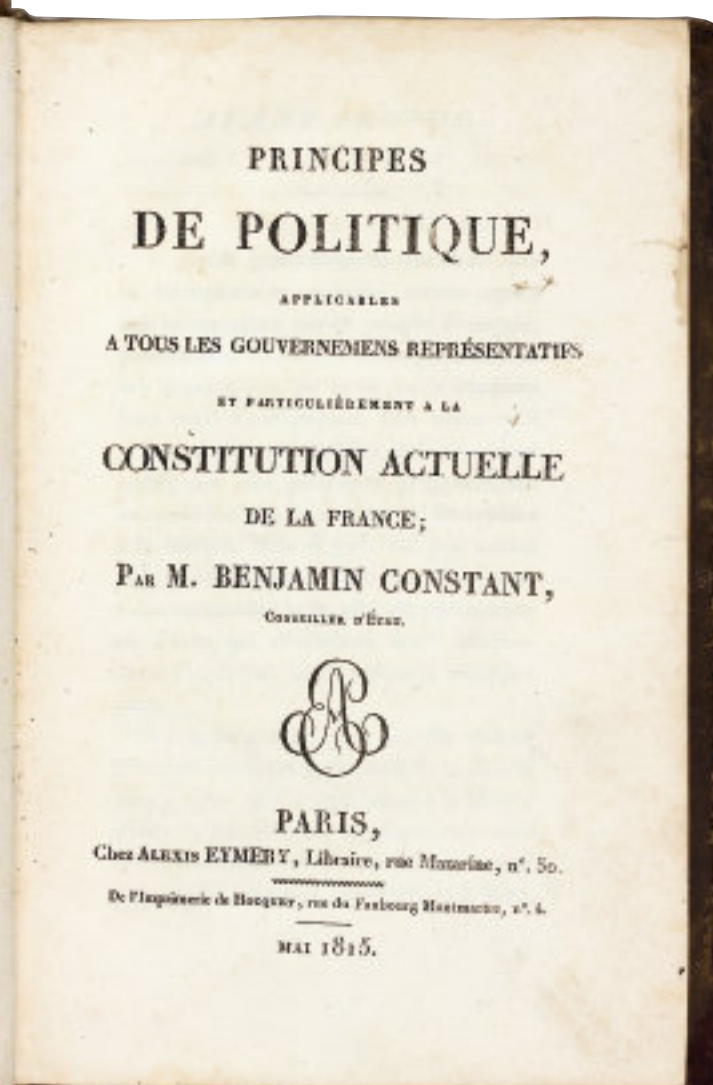
Paris, Alexis Eymery, mai 1815

TEXTE FONDATEUR DU LIBERALISME  
EDITION ORIGINALE

IN-8 (196 X 119MM)

ANNOTATION : note d'une main contemporaine, à l'encre brune, dans la table des matières  
RELIURE DE L'EPOQUE. Basane granité, dos long orné

Restaurations à la reliure



Homme du Directoire, homme du Consulat, Benjamin Constant, d'abord opposé à Napoléon, se rallie à lui pendant les Cent Jours. Chargé de rédiger l'*Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*, il formule sa "théorie du régime parlementaire" et du libéralisme dans *Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs*, ouvrage dont la rédaction avait commencé dès 1806 : "Il y a bientôt vingt ans que je m'occupe de considérations politiques, et j'ai toujours professé les mêmes opinions, énoncé les mêmes vœux. Ce que je demandais alors, c'était la liberté individuelle, la liberté de la presse, l'absence de l'arbitraire, le respect pour les droits de tous. C'est là ce que je réclame aujourd'hui avec non moins de zèle et plus d'espérance" (p. 9). Ce texte de Benjamin Constant peut être considéré comme le passage de la liberté au libéralisme, c'est-à-dire d'une pensée abstraite et dangeureuse en politique à une pensée critique et morale. Après les excès de la Révolution et de l'Empire, Constant apparaît comme un penseur, avec du recul, nuancé, à la fois proche et distant du pouvoir, et finalement dans la lignée de certains moralistes de la première moitié du XVIIIe siècle (ou même peut-être, par l'intelligence, de Montaigne), mais avec cette différence qu'il a vu directement le choc violent des idées et de l'Histoire, qu'il écrit après les événements. Avec sa lucidité singulière, il a bien vu une chose nouvelle, et que les publicistes du XVIIIe siècle avaient peu soupçonnée, c'est que la liberté n'est pas dans la souveraineté de la loi, et que la loi peut être un tyran.

Ainsi, Benjamin Constant a inventé un libéralisme extrêmement net, qui n'est que le perpétuel besoin d'autonomie personnelle, et le soin d'élever toutes les barrières possibles entre le moi et toutes les formes existantes, ou prévues. En cela se rejoignent les deux courants de son œuvre, politique et littéraire. L'alternance et le chevauchement de l'un et de l'autre sont remarquables. Un an après la publication des *Principes de politique*, c'est-à-dire après la seconde abdication de Napoléon, Benjamin Constant, réfugié en Angleterre, fit publier *Adolphe*.

REFERENCE : catalogue d'exposition de la BN, n° 190

BENJAMIN CONSTANT DE REBECQUE né en 1767

# Réflexions sur les constitutions,

la distribution des pouvoirs, et les garanties d'une monarchie constitutionnelle

Paris, H. Nicolle et Gide, 1814

**BROCHE, TEL QUE PARU, AVEC UN ENVOI DE L'AUTEUR A  
JOSEPH-FRANCOIS MICHAUD, AUTEUR DU "DICTIONNAIRE  
DE BIOGRAPHIE FRANCAISE". PREMIER TEXTE DE REFLEXIONS  
POLITQUES DE BENJAMIN CONSTANT.  
EDITION ORIGINALE**

IN-8 (212 X 136MM)

**ENVOI** : "A Monsieur Michaud, membre de l'Institut, de la part de l'auteur" (à l'encre brune, sur la page de faux-titre).

**BROCHE**. Couverture muette en papier marbré bleu de l'époque

*Pales mouillures marginales sur les premiers feuillets. Manque angulaire au premier plat, et marques d'usage*

Condamné à mort par contumace après le 13 vendémiaire pour avoir appelé à rétablir la royauté, Joseph-François Michaud se réfugie dans les montagnes du Jura. En 1799, il est emprisonné plusieurs mois pour avoir imprimé un écrit antibonapartiste. Il se rallie à l'Empire, et mène ensuite une carrière d'historien. Il est l'auteur du *Dictionnaire de biographie française*. En 1813, il est élu membre de l'Académie française.

Le libéralisme, tel que l'entend Constant, considère l'individu comme le centre du système politique et de la société, l'un et l'autre devant se plier à ce premier :

*"le gouvernement est stationnaire, l'espèce humaine est progressive. Il faut que la puissance du gouvernement contrarie le moins qu'il est possible la marche de l'espèce humaine. Ce principe, appliqué aux institutions, doit les rendre courtes et pour ainsi dire négatives. Elles doivent suivre les idées pour poser derrière les peuples des barrières qui les empêchent de reculer, mais elles ne doivent point en poser devant eux qui les empêchent d'aller en avant".*

**REFERENCE** : Courtney, *A biography of Benjamin Constant*, 11a

*à Monsieur  
Michaud, membre  
des Institut  
de la part de l'auteur*

RÉFLEXIONS  
SUR LES  
CONSTITUTIONS,  
LA DISTRIBUTION DES POUVOIRS,  
ET LES GARANTIES,  
DANS UNE MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE.  
PAR BENJAMIN DE CONSTANT.



PARIS,

H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n<sup>o</sup>. 12.  
GIDE, fils, rue de l'Arcade Colbert, n<sup>o</sup>. 2.

M.DCCC.XIV.

ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER, BARONNE DE STAEL HOLSTEIN né en 1766

# De l'Allemagne

Paris, Nicole et Mame, 1814

**“NIGHT MEHR NEAPEL”.**

**IMPORTANT EXEMPLAIRE ANNOTE PAR STENDHAL QUI VOYAIT  
EN MADAME DE STAEL : “LE PREMIER TALENT DU SIECLE”.**

**SECONDE EDITION**

3 VOLUMES IN-8 (206 X 126MM)

**ANNOTATIONS MANUSCRITES AUTOGRAPHES DE STENDHAL** : “fifteen Mai, 1814. Nicht mehr Neapel” (à l’encre brune, au verso du faux titre du premier volume) ; 19 notes et marques au crayon dans les marges du premier volume

**RELIURES DE L'EPOQUE**. Dos à nerfs ornés en veau olive, plats de papier marbré vert

**PIECE-JOINTE** : article publié dans “Les Etudes stendhaliennes” par Henri Martineau, relevant et expliquant les notes manuscrites de Stendhal présentes dans cet exemplaire

**PROVENANCE** : Jacques Basati (ex-libris manuscrit) – librairie Nicaise, Jean Hugues (1984)

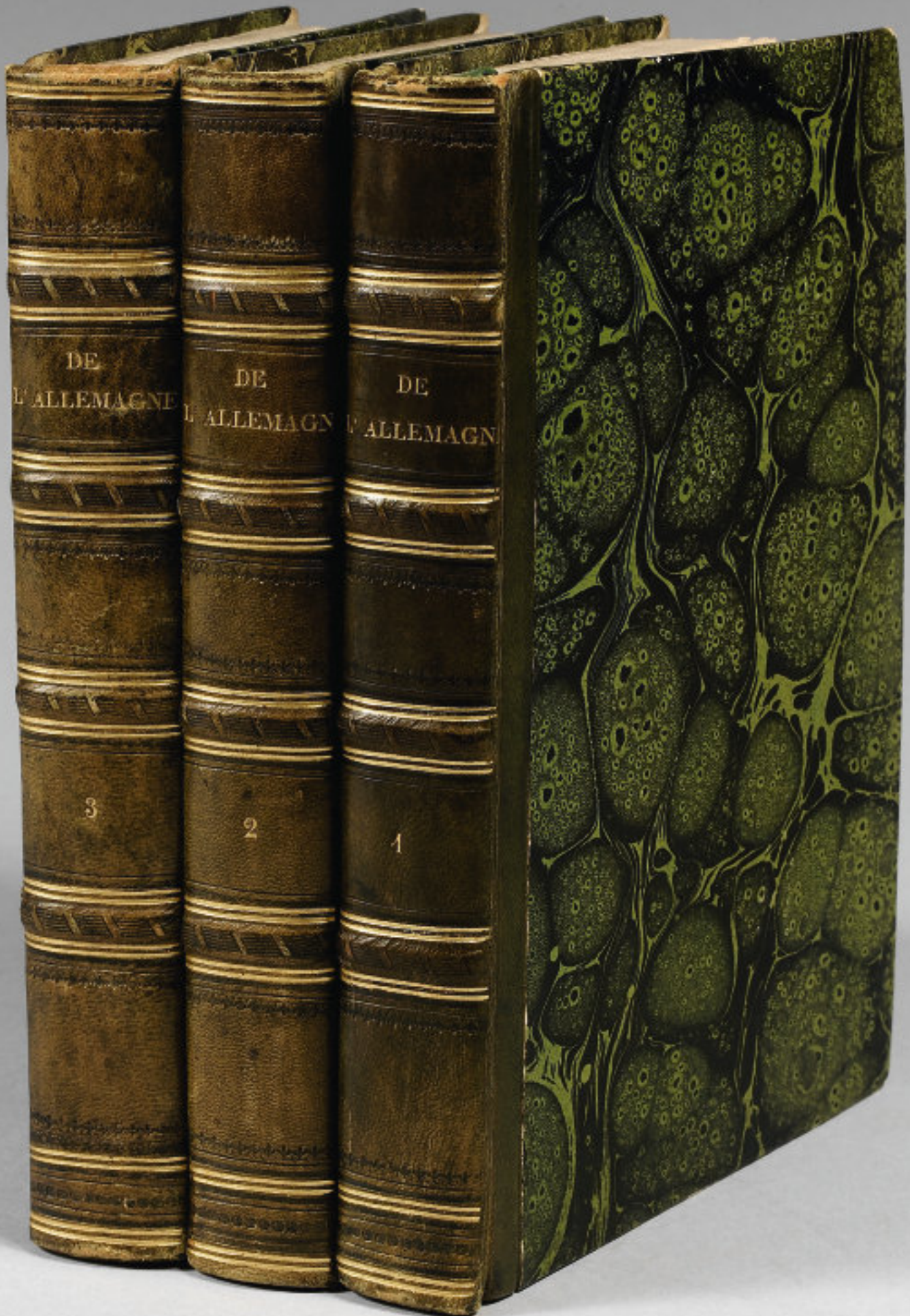
*Petite restauration dans la marge inférieur de la page de faux-titre, rares petites taches*

Stendhal fut l’un des premiers acquéreurs de *De l'Allemagne*, dix jours avant que l’ouvrage ne soit annoncé dans la *Bibliographie de la France*. Le 23 mai 1814, il écrit à sa sœur Pauline, alors dans le Dauphiné :

*Je t’ai envoyé le troisième volume de Mme de Staël. J’ai eu la bêtise de prêter les deux premiers. Sitôt qu’ils rentreront, tu les auras. C’est bon à lire en province. Malgré une enflure exécrationnelle, il y a des idées, surtout sur les mœurs des dames allemandes ... Rappelle-toi ce que j’écrivais sur ta cheminée en te quittant à Thuellin : M.F.T. [Me Foutre de Tout]. Après avoir lu Mme de Staël, fait la passer à M. Plana à Turin, par la poste ... Ne le garde pas longtemps ... cet exemplaire courra tout Milan.*

Ce n’est pas la description des mœurs des femmes allemandes qui est importante pour Stendhal. Car la lecture de Madame de Staël fut considérable dans l’évolution et les orientations qui décidèrent de son art : *De l'Allemagne* notamment, le conforta dans la nécessité de faire de ses récits un drame historique, au cœur de son époque.

On peut lire dans le livre de Madame de Staël : “Vingt ans de révolutions ont donné à l’imagination d’autres besoins que ceux qu’elle éprouvait quand les romans de Crébillon peignaient l’amour et la société du temps. Les sujets grecs sont épuisés ... la tendance naturelle du siècle, c’est la tragédie historique”. Ce à quoi Stendhal répond : “Mme de Staël dit que c’est par ce chemin que nous arriverons à la tragédie de Shakespeare” (*Marginalia*, 1936, I, 322), c’est-à-dire à la tragédie moderne et historique.



(agrandi)



*fifteen Mai, 1814.  
Nicht mehr besetzt.*

---

IMPRIMERIE DE MAME.

---

Ces lectures de Shakespeare, de Madame de Staël et de ce que Madame de Staël dit de Shakespeare déterminent ce moment capital où Stendhal cherche encore sa voie, c'est-à-dire le "genre" littéraire qui est le sien :

"Le mécanisme intellectuel de Stendhal est lent à agir par lui-même : il a toujours besoin d'une impulsion extérieure. C'est ce qui s'est passé pour le *genre romantique*" (Victor Del Litto).

Cette impulsion a bien été donnée, sur la scène littéraire contemporaine, par Madame de Staël.

Cependant le rapport de Stendhal à Madame de Staël est fait d'attraction et de répulsion, d'admiration et de mépris, de sentiments contraires. S'il exècre son style, qu'il qualifie d'"enflé", d'"enflure", il ne peut s'empêcher de lire, de citer, de commenter, malgré lui et durant toute sa vie, les écrits de celle qu'il nomme "le premier talent du siècle" et qui lui fit découvrir Shakespeare, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, le romantisme et le poussa à entrer, lui, dans le récit historique. Dans le *Dictionnaire de Stendhal*, on lit encore à l'article "Staël" la définition suivante :

"De *l'Allemagne* et *Corinne* ont été lus de très près, et on est frappé par les innombrables échos entre ces deux ouvrages fondateurs et les textes stendhaliens... Stendhal dit avec une inébranlable constance pis que pendre de Mme de Staël, sans cesser de poursuivre avec elle, publiquement ou dans ses écrits intimes, un dialogue endurent et à sens unique, comme avec Chateaubriand".

"*Nicht mehr Neapel*"

"Nicht mehr Neapel" est écrit par Stendhal en tête de son exemplaire. On retrouve le formidable sens de la formule ("mad by love") dans lequel excelle Stendhal et qui résume un état, une situation, une résolution de manière dramatique. Ce "Nicht mehr Neapel" en allemand, sous une date écrite en anglais et français fait référence au refus que vient d'essayer Stendhal de pouvoir travailler à Naples comme secrétaire d'Ambassade, son plus sûr appui venant d'être destitué. En pleine lecture de Madame de Staël, il écrivit alors "Nicht mehr Neapel" sur l'exemplaire qu'il tenait dans les mains, déception qu'il formulait déjà la veille dans une lettre écrite à sa sœur : "Tu verras dans le journal d'aujourd'hui, the total fall of my hope".

C'est pourquoi dans la lettre qu'il joint à l'envoi de son exemplaire, il rappelle à Pauline que "M.F.T." [Me Foutre de Tout] est en dernier recours, la meilleure position à adopter ; formule plus tard radicalisée par l'ajout d'un C : MFCT [Me Foutre Carrément de Tout].

**REFERENCES :** Victor Del Litto, *La Vie intellectuelle de Stendhal*, PUF, pp. 469-475 – *Dictionnaire de Stendhal*, publié sous la direction de Yves Ansel, Philippe Berthier et Michael Nerlich, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 686 – *Correspondance générale*, Champion, II, p. 544



*Brambilla dice inc.*



GIULIO FERRARIO né en 1767

# Il Costume

antico e moderno o storia del governo,  
della milizia, della religione, delle arti, scienze ed usanze de tutti i popoli  
antichi e moderni

Milano, Tipografia dell'Editore, 1815-[1826]

**LA MAGISTRALE ENCYCLOPEDIE DES COSTUMES DU MONDE.  
BEL EXEMPLAIRE DE L'EDITION ORIGINALE, COMPLET DE TOUTES  
LES PLANCHES REHAUSSEES D'UN BRILLANT COLORIS D'EPOQUE.  
EDITION ORIGINALE**

**14 TOMES EN 17 VOLUMES IN-4 (353 X 265MM)**

**ILLUSTRATION** : 1532 figures rehaussés d'un coloris d'époque à la main, réparties comme suit : Asie, 4 volumes, 351 planches et cartes ; Afrique, 2 volumes, 160 planches et cartes ; Amérique, 2 volumes, 169 planches et cartes ; Europe, 9 volumes, 853 planches et cartes

**RELIURES UNIFORMES VERS 1920.** Dos à nerfs et coins en basane verte

**PROVENANCE** : Antonio Fortunato Stella (exemplaire nominatif numéroté avec mention à tous les volumes)

*Petite restauration marginale aux pages 240-244, 302, 353 (Asie I), 41 (Asie II), 414 et pl. 89 (Asie IV), 209, 274 (Afrique I), pl. 31 (Afrique II), 208 (Europe I3), 216 (Europe II), 161 (Europe IV), p. 137 (Europe VI)*

Certains des volumes ont une date de parution inscrite sur la page de titre antérieure à celle donnée par Colas : Afrique I daté en 1815 et non 1817, Europe I et IV datés respectivement 1816 et 1820, et non 1817 et 1823. D'autre part, le dernier volume (VI) de la section Europe de cet exemplaire-ci comprend 88 planches au lieu des 83 indiquées par Colas.

Giulio Ferrario (1767-1847), fondateur de la Société typographique "des classiques italiens", fut directeur de la Bibliothèque Braidense, à laquelle il offrit toutes ses œuvres imprimées et ses manuscrits.

**REFERENCES** : Colas 1051 – Brunet II, 1232



A. B. Rancas f.







MARCELINE DESBORDES-VALMORE née en 1786

# Les Pleurs

Manuscrit autographe

Vers 1832

**IMPORTANT MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, "LA SEULE FEMME DE TALENT ET DE GENIE DE CE SIECLE ET DE TOUS LES SIECLES" (VERLAINE, "LES POETES MAUDITS")**

142 PAGES IN-FOLIO (353 x 228mm) à l'encre brune, sur 92 feuillets montés sur onglets

RELIURE SIGNÉE DE MARIUS MICHEL. Maroquin bleu, dos à nerfs. Etui

PROVENANCE : Pierre Dauze (Paris, 1904, n° 481) – Louis Barthou (ex-libris ; Paris, 1935, I, n° 385) – H. Bradley-Martin (Monaco, 16 octobre 1989, n° 761, adjudé 130.000 FF sans les frais)

Les nombreux manuscrits de Marceline Desbordes-Valmore sont le plus souvent des *disjecta membra* conservés soit en mains privées pour quelques-uns, soit et surtout dans le très important fonds, malheureusement non catalogué, de la bibliothèque municipale de Douai. Ce fonds contient la quasi totalité de sa correspondance, soit 5000 lettres rassemblées par son fils Hippolyte et en partie recopiées par lui, de très nombreux poèmes sur des feuillets joints à ces lettres, des brouillons et des manuscrits de mise au propre, et surtout treize albums de poèmes. Marceline Desbordes-Valmore avait en effet l'habitude de travailler sur de grands carnets oblongs.

Elle fut poète, continuellement, tout au long de sa vie, et gardait en permanence un carnet ouvert, comme réglant son existence par les vers.

A la différence de manuscrits éparpillés, cet ensemble manuscrit de poèmes constitue bien un recueil, c'est-à-dire la formalisation de poèmes divers en un objet un et fini, à partir de brouillons épars, carnets et lettres mis au propre sur de grandes feuilles. Chacun des poèmes fut numéroté et l'ensemble constitué en recueil fut remis à l'éditeur en 1833, par la femme poète. Au total, il regroupe soixante neuf poèmes dont trois, bien que présents dans ce manuscrit, ne seront pas retenus dans l'édition originale ("Rêverie" p. 51, "Et Moi, quand le soleil languit" p. 71 et "Quoi ! Vous voulez savoir le secret" p. 79), et seront remplacés par quatre autres.

Marceline Desbordes-Valmore fut célébrée par les plus grands poètes des XIXe et XXe siècles. Baudelaire fit un éloge de "l'ardente Marceline" qui "fut femme, toujours femme et ne fut absolument que femme" ajoutant que "si jamais homme désira pour sa femme ou sa fille les dons et les honneurs de la Muse, il n'a pu les désirer d'une autre nature que ceux qui furent accordés à Mme Valmore". Pour l'auteur des *Fleurs du mal*, seul comptaient trois poètes au XIXe siècle : Théophile Gautier, Leconte de Lisle et Marceline Desbordes-Valmore.

Louise Gaba.

119

quoi! c'est ça ton Berceau, poétique Louise!  
Melodieux enfant fait d'amour et d'amour,  
et d'ama, et d'ama encore, et de Mollesse exquise;  
quoi! c'est ça que ta vie après l'air et le jour!

quoi! les murs étouffants de cette étroite Rue,  
ont laissé sans l'étincelle éclose ta raison?  
quoi! c'est ça qui a brillé ta lampe disparue?...  
ça jeune perle ainsi colosse sa prison!

où posais-tu tes pieds délicats et flexibles,  
sur le sol irrité que j'effleure en tremblant?  
quel Ange, applanissant ces sentiers impossibles,  
a soutenu ton vol sur leur pavé brûlant?  
oh! ces cailloux Aigus sont chanceler la grace,  
ici, l'insistance, lente et rebelle à souffrir,  
pour s'élançer aux fleurs pour en chercher la trace,  
en sortant du Berceau n'apprend pas à courir;  
paresseuse, elle marche; et sa timide joie,  
ressemble au papillon sur l'épine arrêté;  
son frêle orteil s'effleure avant qu'il ne la voie;  
à son instinct et à son odor il trouve tout l'été!

plaignais-tu ce radeau long et mouvant Rue,  
qui s'enfuit sur le dos du steuco voyageur?  
obais-tu regarder de mille vides accueils,  
cette onde qui mugit comme un steuco vengeur?  
Non! ce n'est pas ainsi que je rêvais ta cage

“On a dit que Mme Valmore, dont les premières poésies datent déjà de fort loin (1818), avait été de notre temps rapidement oubliée. Oubliée par qui, je vous prie ? Par ceux-là qui, ne sentant rien, ne peuvent se souvenir de rien.” (Baudelaire, “Marceline Desbordes-Valmore”, article paru dans la *Revue fantaisiste* en 1861).

Elle fut la première à introduire en France l’usage du vers impair de onze syllabes bien avant Verlaine, qui la fait siéger parmi *Les Poètes maudits* :

“Nous proclamons à haute et intelligible voix que Mme Desbordes-Valmore est tout bonnement la seule femme de génie et de talent de ce siècle et de tous les siècles”.

Rimbaud, au verso d’un de ses poèmes (“Patience d’un été”) écrivait ce vers de Marceline Desbordes-Valmore : “Prends-y garde ô ma vie absente !”, tiré du poème “C’est moi” (1825). Dans *Une saison en enfer*, Rimbaud reprendra ce vers de Marceline Desbordes-Valmore, sous une forme différente, qui deviendra représentatif de son œuvre et de sa pensée. D’ailleurs, Yves Bonnefoy rappelle que

“la vraie parenté de Marceline Desbordes-Valmore, sa ressemblance cette fois aussi marquée que diffuse sous les disparités de surface, c’est, dans la même ligne moderne, chez Rimbaud qu’il faut la chercher... Quand Marceline dit que son étoile “frayait la terre”, c’est tout à fait dans la poétique rimbaldienne la plus mûrie.”

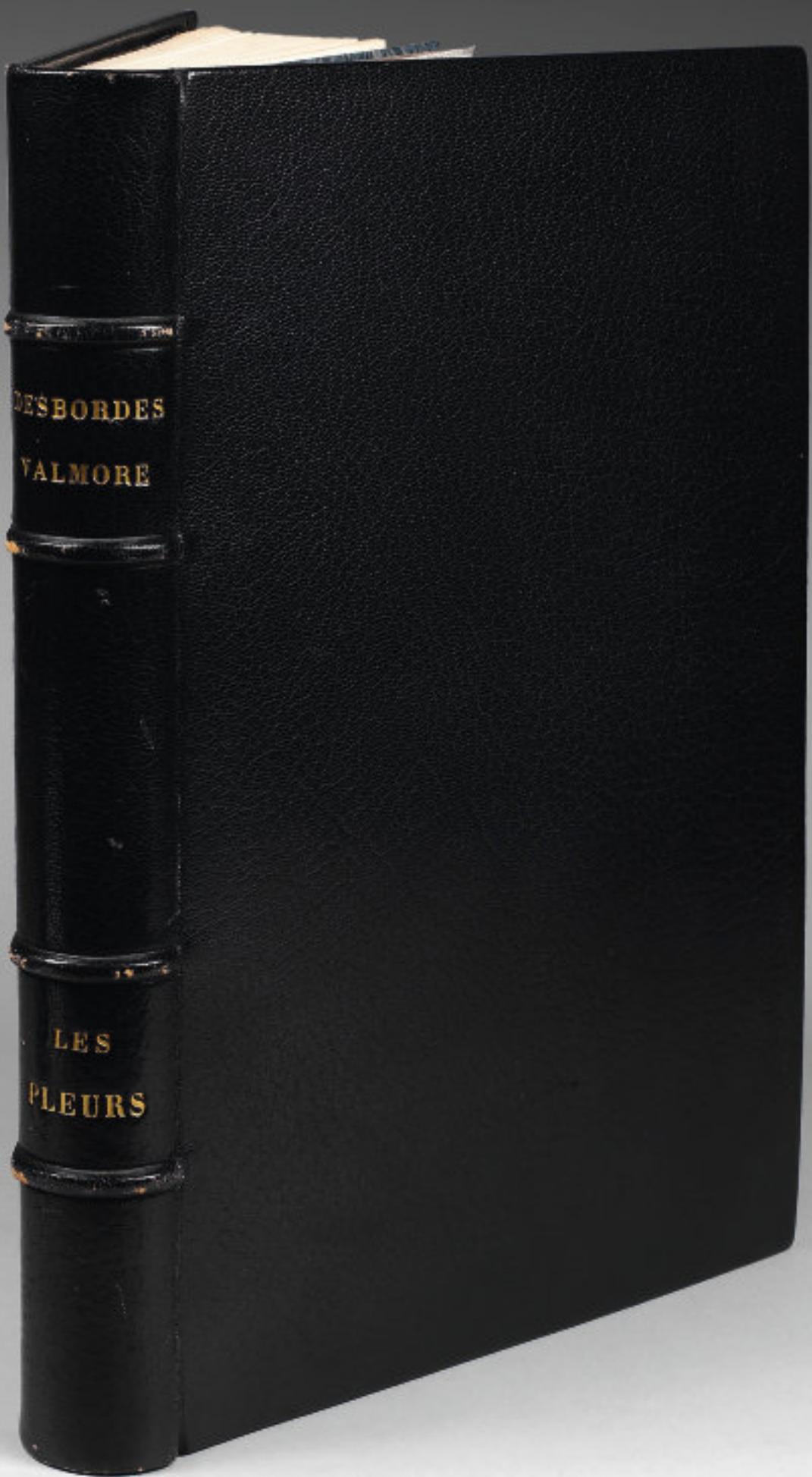
Breton cite Marceline Desbordes-Valmore dans son *Manifeste du surréalisme* auprès du même Rimbaud et de Lautréamont, tandis qu’Eluard et Pompidou lui donnent une place de choix dans leurs anthologies.

Marceline Desbordes-Valmore s’excuse presque d’être poète : “Les femmes, je le sais, ne doivent pas écrire ; j’écris pourtant”. Et Yves Bonnefoy, encore, rappelle la très grande difficulté pour une femme d’être reconnue comme créateur : “Cette difficulté, c’est qu’elle n’est qu’une femme, ce qui lui vaut d’être jugée, d’entrée de jeu, seulement capable d’œuvre d’imitation ou mineures, et fait qu’on lui suggère ou même prescrit de n’avoir que peu d’ambition”.

Louise Labé fut considérée comme une courtisane - au point que certains doutent même de son existence. Marceline Desbordes-Valmore fut, pendant un temps, incompréhensiblement presque oubliée. Mais les esprits fins savent que, loin d’être une pâle figure, elle est l’un des visages les plus attachants de la poésie française, qu’elle est bien supérieure à un Musset ou à un Lamartine et qu’elle siège au panthéon des plus grands poètes français. Pour les uns inventant la musique et un accent unique, pour d’autres incarnant la femme en poésie.

Nous tenons à remercier Monsieur Pierre-Jacques Lamblin, conservateur de la Bibliothèque municipale de Douai, pour sa précieuse aide.

**REFERENCES** : Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies*, Paris, NRF Poésie Gallimard, 1983, préfacé par Yves Bonnefoy – Baudelaire, *Marceline Desbordes-Valmore*, article paru dans la *Revue fantaisiste* en 1861 ([www.biblisem.net/etudes/baudvalm.htm](http://www.biblisem.net/etudes/baudvalm.htm))



DESBORDES  
VALMORE

LES  
PLEURS

CHARLES LUCIEN BONAPARTE, SECOND PRINCE DE CANINO né en 1803

# Iconografia della Fauna Italica

per le Quattro Classi degli Animali vertebrati

Rome, Salviucci, 1832-41



**BEL EXEMPLAIRE DE LA FAMEUSE SOMME ZOOLOGIQUE ITALIENNE  
DU XIX<sup>E</sup> SIECLE, DONT TOUTES LES PLANCHES SONT REHAUSSEES  
D'UN BRILLANT COLORIS D'EPOQUE  
EDITION ORIGINALE**

**3 VOLUMES IN-FOLIO** (384 x 273mm). Inversions dans la foliotation au crayon

**ILLUSTRATION** : 180 lithographies de Carolus Ruspi et Petrus Quattrochi, gravées par Battistelli, rehaussées à la main d'un brillant coloris d'époque

**RELIURES.** Dos à nerfs ornés et coins de basane verte, plats de papier marbré, tranches supérieures dorées, non rognés

**PROVENANCE** : collège des Jésuites de Mondragone (cachet). La bibliothèque de la Villa Mondragone, aux environs de Rome, dont provient cet exemplaire, est célèbre pour avoir abrité dans ses rayons le mystérieux codex Voynich

*Déchirure sans manque aux feuillets de texte 89, 91 du premier volume, quelques petites rousseurs*

Charles Lucien Bonaparte fut le fils de Lucien Bonaparte et le neveu de Napoléon Bonaparte. En 1804, sa famille se rendit à Rome pour se mettre sous la protection du pape. C'est dans ce pays, que le jeune Charles découvre l'histoire naturelle et particulièrement l'ornithologie dont il deviendra l'un des plus réputés spécialistes de son époque. Il partit s'installer aux États-Unis

rejoindre son père, et, de 1823 à 1826, participa activement à la vie de la communauté scientifique de Philadelphie. Il publia son premier article en 1824, puis, dans les années 1820, de nombreux ouvrages d'ornithologie. De retour à Rome, il termina cette étude des vertébrés d'Italie qui parut en 30 livraisons, de 1832 à 1841. Les livraisons sont ainsi réparties : Mammifères (24), Oiseaux (24), Amphibiens (54) et Poissons (78). En français, six espèces d'oiseaux portent son nom.

**REFERENCES** : Anker 48 – Wood 248 – Nissen 459 – *Fine Bird Books*, p. 60 – Ekama, *Catalogue de la Bibliothèque de la Fondation Teyler* 197 – Zimmer 66-67





*a. Falco Concolor*

*Falco Eleonorae*

*b. Falco Subbuteo*

**ANACRÉON** né vers 550 av. J.-C.

# Odes

[Lyon], Montfalcon, 1835

**LES AMOURS SAPHIQUES. SUPERBE RELIURE DOUBLEE  
EN MAROQUIN DE THOUVENIN. RARE, IMPRIME SUR PEAU DE VELIN**

**IN-8 (199 X 124MM)**

Imprimé sur peau de vélin. Caractères grecs

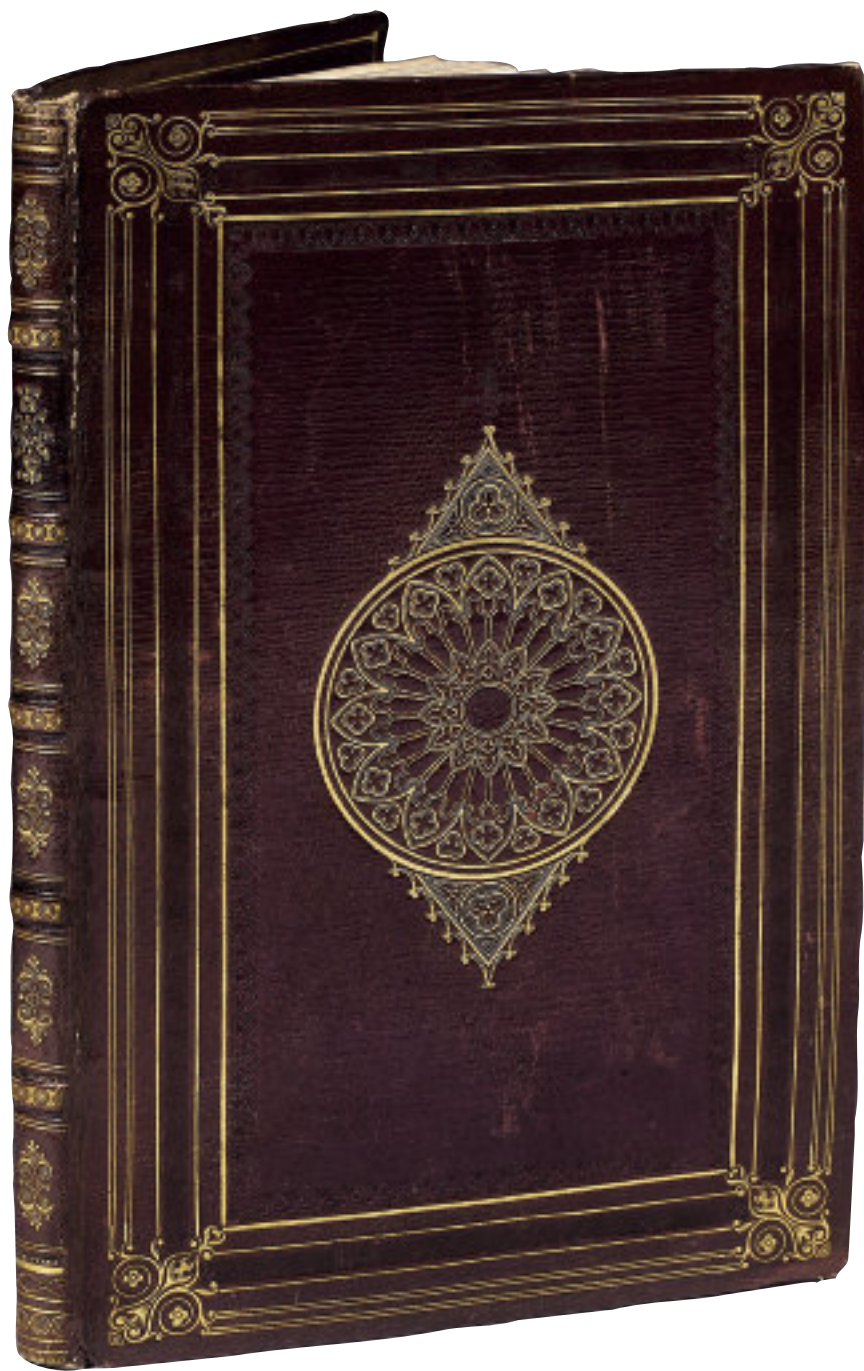
**ILLUSTRATION** : une figure de Macpherson imprimée sur papier et gravée à l'eau forte par C. Rolls, en frontispice. **TIRAGE** unique à 20 exemplaires, tous signés par l'éditeur. Celui-ci numéroté 2

**ENVOI** de l'éditeur "à Monsieur Péricaud, bibliothécaire de la ville de Lyon, 13 septembre 1835" (au crayon à papier, sur le feuillet de garde)

**RELIURE DE L'EPOQUE SIGNEE DE THOUVENIN.** Maroquin violet à grain long, rosace dorée au centre des plats, encadrement de sept filets dorés avec fleurons aux angles, dos à nerfs orné, doublures de maroquin violet orné d'un décor central et de filets dorés, tranches dorées

**PROVENANCE** : Péricaud (envoi) – Jules Renard (ex-libris ; Paris, 1921, n° 168)

*Petite fragilité au mors supérieur*



N. TELLIER

# Chansonnier

du chasseur. Par N. Tellier, professeur de trompe. Dédié aux amateurs de la chasse

Paris, chez l'auteur, [1840-1850]

**LES FANFARES DE VENERIE EN LIVRE DE POCHE. BELLE RELIURE  
CYNEGETIQUE**

IN-16 OBLONG (121 X 71MM)

**TIRAGE MIXTE**, seconde édition avec le titre de l'édition originale qui porte l'adresse de l'auteur et non celle de Paris, Gohin (Lith. Delamarre, R. St Denis, 165) comme requis par Thiébaud  
**ILLUSTRATION** : frontispice lithographié par Magnier jeune, portrait de l'auteur dessiné et gravé sur acier par A. Gabriel

**RELIURE DE L'EPOQUE**. Basane vert bouteille, décor doré, trompes de chasse et massacre de cerf sur les plats, roulette et filets en encadrement, dos long orné, tranches dorées

*Quelques piqûres sur les premiers feuillets*

Charmante publication de fanfares dans une belle reliure à décor cynégétique. Le frontispice évoque une compagnie de chasseurs qui, le verre à la main, semblent gaiement rechanter les fanfares de la journée.

**REFERENCE** : Thiébaud 382





LOUIS EUGÈNE CAVAIGNAC né en 1802

# Au Général Duvivier

Lettre autographe signée et datée

[Paris, 1848] 24 [juin] 5h. du ma[tin]

---

**AUX SOURCES DE LA REVOLUTION DE JUIN 1848 : LA VIOLENCE  
DE LA LUTTE DES CLASSES AU XIX<sup>e</sup> SIECLE. LE PROLETARIAT  
APPARAÎT DANS L'HISTOIRE EN TANT QUE FORCE INDEPENDANTE**

---

UNE PAGE IN-8 (196 x 154mm), à l'encre brune :

“Au Général Duvivier. Général, vous avez treize bataillons et deux pièces sous vos ordres.

Il faut vous occuper immédiatement d'attaquer le faubourg Saint-Antoine en vous bornant à marquer le quartier Saint-Jacques. 24 [juin] 5h. du matin. Général Cavaignac”.

Quatre mois après l'abdication de Louis-Philippe en février 1848 et la proclamation de la Deuxième République, la fermeture des Ateliers nationaux provoqua l'insurrection des ouvriers de Paris qui fut réprimée par le général Cavaignac. On lit, à la date de juin 1848, dans la *Nouvelle Gazette Rhénane*, cet article signé de Friedrich Engels :

“Les Journées de 1848. Le 24 juin.

La révolution de Juin est la première qui divise vraiment la société tout entière en deux grands camps ennemis qui sont représentés par le Paris de l'est et le Paris de l'ouest. Ce qui était à l'est était occupé et fortifié par les ouvriers ; c'est de la partie ouest qu'attaquait la bourgeoisie et qu'elle recevait ses renforts.

Mais, passons à la description de la lutte elle-même. De bonne heure, le matin, le peuple commença en silence à élever ses barricades. Elles étaient plus hautes et plus solides que jamais. Sur la barricade à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, flottait un immense drapeau rouge. A 4 heures du matin retentit la générale. Le général Cavaignac, revêtu ce matin-là de la dictature, brûle d'envie de l'exercer contre l'émeute. La veille, on n'avait employé l'artillerie qu'exceptionnellement et on ne tirait le plus souvent qu'à mitraille ; mais, aujourd'hui, on poste sur tous les points de l'artillerie, non seulement contre les barricades, mais aussi contre les maisons ; on tire non seulement à mitraille, mais à *boulets de canon* avec des *obus* et avec des *fusées incendiaires*.

Dans le faubourg Saint-Jacques, aux alentours du Panthéon, les ouvriers s'étaient retranchés de tous les côtés. Il fallut assiéger chaque maison comme à Saragosse. Les efforts du dictateur Cavaignac pour prendre d'assaut ces maisons furent si vains que le brutal soldat d'Algérie déclara qu'il y ferait mettre le feu si les occupants ne se rendaient pas. Cavaignac recourut aux moyens les plus extrêmes, les plus brutaux, comme jamais encore on ne les avait utilisés dans une ville civilisée. C'est avec ces forces conjuguées et cette brutalité inouïe qu'on parvint l'après-midi du 24 à refouler les insurgés.

Trois points étaient désignés comme les quartiers principaux des troupes assaillantes : la porte Saint-Denis où commandait le général Lamoricière, l'Hôtel de ville où se tenait le général Duvivier avec 14 bataillons, et la place de la Sorbonne d'où le général Damesme luttait contre le faubourg Saint-Jacques. A 9 heures, le faubourg Saint-Jacques et le faubourg Saint-Marceau étaient pour ainsi dire pris. Le combat avait été d'une violence exceptionnelle.

Le général Duvivier à l'Hôtel de Ville avait eu moins de succès. Cependant, les insurgés y avaient été aussi refoulés.

Ce qui frappe le plus dans ce combat désespéré, c'est la fureur avec laquelle se battaient les

« défenseurs de l'ordre ». Eux, qui, auparavant, avaient des nerfs si sensibles pour chaque goutte de « sang bourgeois », qui avaient même des crises de sentimentalité à propos de la mort des gardes municipaux du 24 février, ces bourgeois abattent les ouvriers comme des animaux sauvages. Dans les rangs de la garde nationale, à l'Assemblée Nationale, pas un mot de compassion, de conciliation, pas de sentimentalité d'aucune sorte, mais bien une haine qui éclate avec violence, une fureur froide contre les ouvriers insurgés. La bourgeoisie mène avec une claire conscience une guerre d'extermination contre eux. Qu'elle soit pour l'instant victorieuse ou qu'elle ait immédiatement le dessous, les ouvriers exerceront contre elle une terrible vengeance. Après une lutte comme celle des trois journées de Juin, seul, le *terrorisme* est encore possible, qu'il soit exercé par l'un ou l'autre des partis”.

La chute de la dernière barricade, située au faubourg Saint-Antoine marque la fin de la révolte. On dénombre du côté ouvrier 4000 morts, 4000 déportations en Algérie et 15000 prisonniers. En décembre de la même année, Louis-Napoléon Bonaparte sera élu Président de la République contre Cavaignac.

Ar g<sup>e</sup>. Durivier

Général Nouvay très-

détailé sur deux pices sous vos

ordres - Il faut vos ordres

immédiatement à l'attaque le 6<sup>e</sup>

M. Antoine en vous bornant à

Monsieur le général M. Jayme.

24 G<sup>e</sup>. de mater G<sup>e</sup>. Navarin

Jun 1848.

CHARLES BAUDELAIRE né en 1821

# Les Paradis artificiels. Opium et haschisch

Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1860

**DE POÈTE A POÈTE. PRÉCIEUX ET IMPORTANT EXEMPLAIRE AVEC  
UN ENVOI A LECONTE DE LISLE, TÉMOIGNANT D'UNE VÉRITABLE  
RELATION LITTÉRAIRE, ET DONT BAUDELAIRE ÉCRIVAIT EN 1861 :  
"CE POÈTE TRANQUILLE ET VIGOUREUX, L'UN DE NOS PLUS CHERS  
ET DE NOS PLUS PRÉCIEUX."  
ÉDITION ORIGINALE, PREMIER ÉTAT.**

**IN-8 (183 X 117MM).** Faux-titre, titre imprimé en rouge et noir avec marque typographique à la date de 1860 sur la page de titre - beaucoup d'exemplaires portent une page de titre de relais avec la date de 1861

**ENVOI** autographe à l'encre brune sur le faux-titre : "A mon ami Leconte de Lisle, C. B."

**RELIURE DE L'ÉPOQUE.** Dos de chagrin havane, décor doré sur le dos avec petit fleuron dans les caissons, titre et nom d'auteur, tranches mouchetées

**PROVENANCE :** Charles Leconte de Lisle (1818-1894), envoi et timbre sec "L. de L." sur la page de titre

*Quelques très minimes rousseurs sur la page de titre*

Baudelaire considérait *Les Paradis artificiels* comme son seul livre achevé dès sa publication ainsi que l'atteste l'envoi porté sur l'exemplaire offert à Michel Lévy : "Gardez soigneusement cette édition, car vous voyez qu'elle est très bien faite et elle deviendra introuvable" (cf. *infra*). Le poète avait participé, très jeune, au "club des haschischins" qui se réunissait à l'Hôtel de Pimodan. Ses souvenirs, intitulés *Le Poème du haschisch*, occupent la première moitié du livre. La seconde moitié du livre, conçue comme une sorte de notice nécrologique, est une adaptation des *Confessions of an english opium eater* de Thomas de Quincey, qui venait de mourir en 1859.

"Le hachisch fut pour [Baudelaire] une curiosité exotique ; l'opium, une habitude tyrannique ... Classiques maintenant, par la beauté de cette prose digne de Bossuet, par le lyrisme des images toujours subordonnées au récit ou à la méditation, par leurs visions cadrées avec soin, *Les Paradis artificiels* furent, à leur publication, jugés un livre bizarre, extravagant. Et immoral. *Les Paradis artificiels* sont, au fond, le seul livre que Baudelaire ait considéré comme achevé, définitif (cf. Claude Pichois, *Baudelaire, Œuvres complètes*, I, pp. 1358 à 1368)"

Baudelaire et Leconte de Lisle se sont rencontrés dix ans avant la parution des *Fleurs du Mal*. Le 23 février 1858, Baudelaire écrit à Souлары :

*Nous ne sommes, ni vous, ni moi, assez bêtes pour mériter le suffrage universel (allusion à Victor Hugo), il y a deux autres hommes, admirablement doués, qui sont dans le même cas : Théophile Gautier et M. Leconte de Lisle. On peut dire aussi que nous aurons des jouissances très énergiques et très subtiles, qui resteront inconnues à la foule.*

à mon ami Le Comte D. Lide  
C. B.

LES

PARADIS

ARTIFICIELS

En 1861, à la réédition des *Fleurs du mal*, le fossé se creuse encore, entre la masse des littérateurs bourgeois - partisans du "suffrage universel" et de la foule -, et quelques-uns des amis de Baudelaire réunis autour de leur éditeur commun, Poulet-Malassis. La même année, quand Baudelaire est attaqué par le faiseur de morale Pontmartin dans *La Revue des deux mondes* : "Que serait une société, que serait une littérature qui accepteraient M. Charles Baudelaire pour leur poète ?", Leconte de Lisle réplique immédiatement en faisant l'éloge des *Fleurs du mal*. Et, en 1862, Baudelaire répond ainsi aux louanges de Flaubert : "Comment n'avez-vous pas deviné que Baudelaire, ça voulait dire : Auguste Barbier, Th. Gautier, Banville, Flaubert, Leconte de Lisle, c'est-à-dire *littérature pure* ?" Car, décidément, Baudelaire place Théophile Gautier et Leconte de Lisle au même rang suprême. Ces années 1860-1861, années d'association spirituelle entre le poète des *Fleurs* et Leconte de Lisle, marquent le moment où, comme l'écrivait Asselineau, "Baudelaire était en pleine possession de la renommée" (cité par C. Pichois, *Charles Baudelaire*, 1987, p. 424). Dans la *Revue fantaisiste*, en 1861, Baudelaire écrit de Leconte de Lisle :

*Je cherche à définir la place que tient dans notre siècle ce poète tranquille et vigoureux, l'un de nos plus chers et de nos plus précieux. Le caractère distinctif de sa poésie est un sentiment d'aristocratie intellectuelle qui suffirait à lui seul pour expliquer l'impopularité de l'auteur si, d'un autre côté, nous ne savions pas que l'impopularité, en France, s'attache à tout ce qui tend vers n'importe quel genre de perfection. Par son goût inné pour la philosophie et par sa faculté de description pittoresque, il s'élève bien au-dessus de ces mélancoliques de salon, de ces fabricants d'albums et de keepsakes où tout, philosophie et poésie, est ajusté au sentiment des demoiselles (...) Le seul poète auquel on pourrait, sans absurdité, comparer Leconte de Lisle est Théophile Gautier. Ces deux esprits se plaisent également dans le voyage ; ces deux imaginations sont naturellement cosmopolites. Tous deux ils aiment à changer d'atmosphère et à habiller leur pensée des modes variables que le temps éparpille : dans l'éternité. Mais Théophile Gautier donne au détail un relief plus vif et une couleur plus allumée, tandis que Leconte de Lisle s'attache surtout à l'armature philosophique. Tous deux ils aiment l'Orient et le désert ; tous deux ils admirent le repos comme un principe de beauté. Tous deux ils inondent leur poésie d'une lumière passionnée, plus pétillante chez Théophile Gautier, plus reposée chez Leconte de Lisle. Tous deux sont également indifférents à toutes les piperies humaines et savent, sans effort, n'être jamais dupes.*

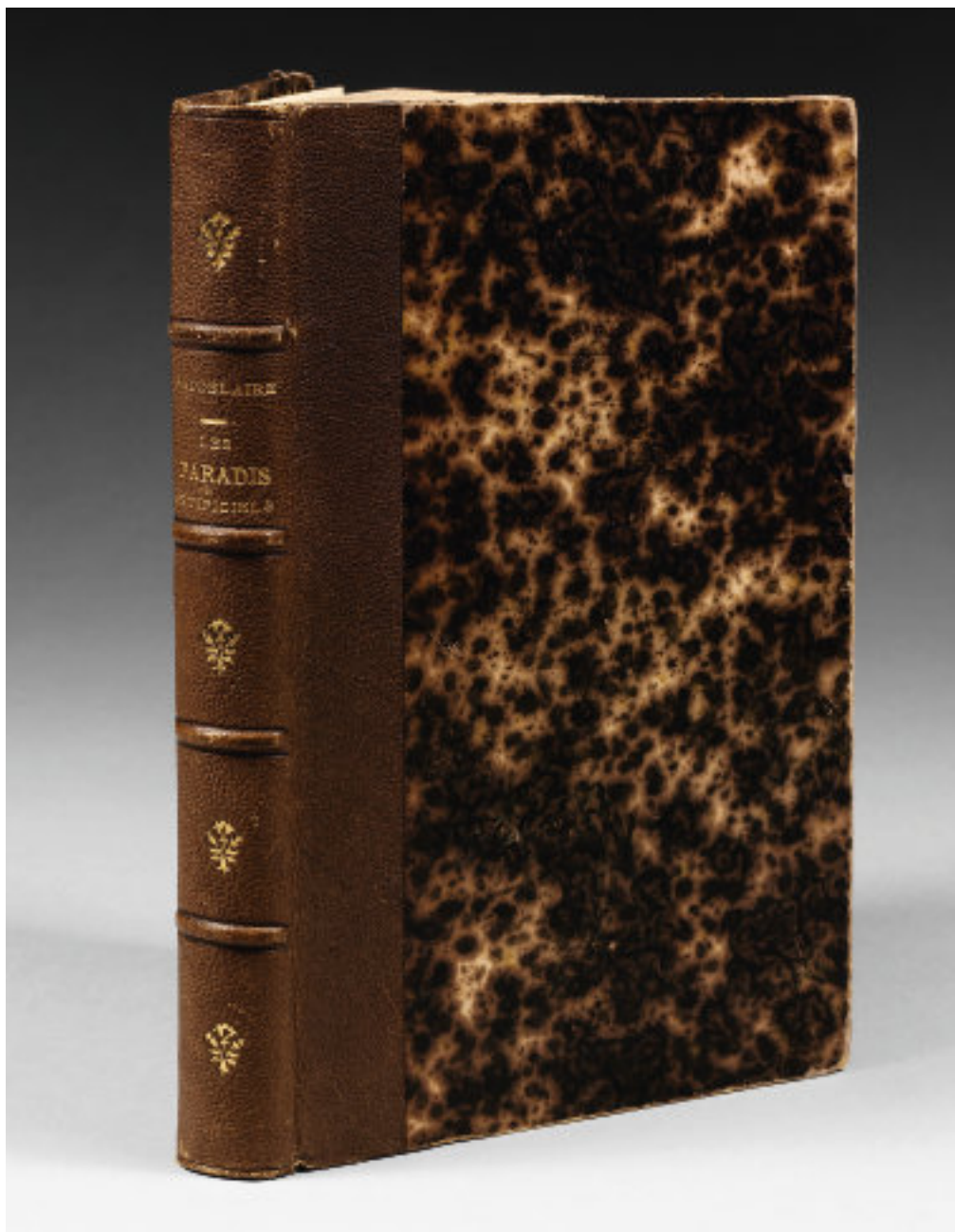
Presque dix ans plus tard, quelques mois avant sa mort, alors qu'il est gravement malade, Baudelaire écrit encore à Madame Ancelle, en une sorte de bilan de son siècle :

*Excepté Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, de Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, toute la racaille moderne me fait horreur. Vos académiciens, horreur. La vertu, horreur. Le vice, horreur. Le style coulant, horreur. Le progrès, horreur. Ne parlez plus jamais des diseurs de rien.*

On suppose qu'il existe au moins cinq exemplaires sur papier de Chine des *Paradis artificiels*. Selon le catalogue de la vente Vandérem, une note de Poulet-Malassis sur l'exemplaire de la vente Meilhac permet de dénombrer douze exemplaires sur papier de Hollande sans que leur identité soit véritablement connue des spécialistes.

Parmi les exemplaires sur Chine, on peut en répertorier deux qui sont passés sur le marché dans les trente dernières années : l'exemplaire Villeboeuf-Loncle-Sickles relié par Cuzin (Drouot, 1989) et l'exemplaire Bengesco-Voûte-du Bourg de Bozas (Drouot, décembre 1990, puis de nouveau en février 1993). La collection baudelairienne de Pierre Leroy comporte un exemplaire sur papier de Chine avec envoi à Maxime Du Camp (que Baudelaire n'aimait pas).

On cite aussi l'exemplaire sur Chine de Jacques Duché relié en demi-maroquin par Cuzin et enfin celui de Poulet-Malassis.



Au moins trois exemplaires sur Hollande sont connus : l'un, cité par Carteret, relié en maroquin noir de Dupré est signalé par le Bulletin du Slam comme volé à Edouard Lœwy en 1974, l'autre est l'exemplaire Charles Hayoit anciennement Charles Vandérem relié tardivement par Canape (Sotheby's, 2005, €42.000 avec les frais), le troisième est l'exemplaire Asselineau cité par Carteret.

Hormis cet exemplaire et peut-être l'exemplaire avec un envoi à Banville, les exemplaires personnalisés par un envoi semblent peu fréquents sur papier de Hollande. On peut répertorier les exemplaires avec envoi suivants :

- l'exemplaire avec envoi à M. de Ronsard, fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur, relié en plein maroquin par Lavaux (Drouot, 17 juin 1998).
- L'exemplaire avec envoi à Nadar relié à l'époque en plein chagrin bleu à décor doré (Drouot, 23 mai 1990).
- L'exemplaire avec un envoi à Emile Augier relié à l'époque en demi-veau blond (Librairie Les Neuf Muses, 2001)
- L'exemplaire avec un envoi au crayon à Michel Lévy (vente Cornuau, 19 mai 1943). Il a appartenu à Jacques Guérin puis au colonel Sickles (Drouot, 1989, n° 285).
- L'exemplaire avec envoi "A ma chère Aline" cité par Pichois (op. cit., p. 432)
- L'exemplaire avec un envoi à Manet figurant au *Répertoire des biens spoliés*.
- Le présent exemplaire avec un envoi à Leconte de Lisle.

PIERRE LOUYS né en 1870

# Les Poésies [de Stéphane Mallarmé].

Manuscrit autographe

Vers 1890

**TRES IMPORTANT MANUSCRIT DES POESIES DE MALLARME  
CALLIGRAPHIE PAR PIERRE LOUYS D'APRES L'EDITION  
PHOTOLITHOGRAVEE DE 1887 SUR PAPIER JAPON.  
AVEC UN ENVOI DE MALLARME A LOUYS**

**IN-4 (320 X 250MM)**

46 feuillets en cahiers de 4 non coupés écrits à l'encre violette

**EN FEUILLES.** Couverture en vélin souple. Chemise, étui

**ENVOI :** quatrain manuscrit autographe signé de Stéphane Mallarmé à Pierre Louÿs : "Louÿs, ces vers recopiés / Ô svelte enchantement, la Stance / Fleurit et rit mieux de ses pieds / Que dans une autre circonstance. Stéphane Mallarmé"

**PROVENANCE :** Pierre Louÿs (Paris, 14 mai 1926, n° 67) – Marc Loliée, catalogue 52 (1934), n° 304 (nous remercions Monsieur Jean-Paul Goujon pour cette précision)

D'abord publiées en revue, *Les Poésies* de Stéphane Mallarmé furent rassemblées en 1887 dans une édition de luxe tirée à 87 exemplaires et reproduisant le manuscrit en photolithogravure.

Pierre Louÿs, alors âgé de vingt ans, informé de l'importance de Mallarmé par son ami montpellierain Paul Valéry, se rendit à la Bibliothèque nationale, qui possédait un des précieux exemplaires, et recopia les poèmes de son écriture très soignée sur des grandes pages de papier japon :

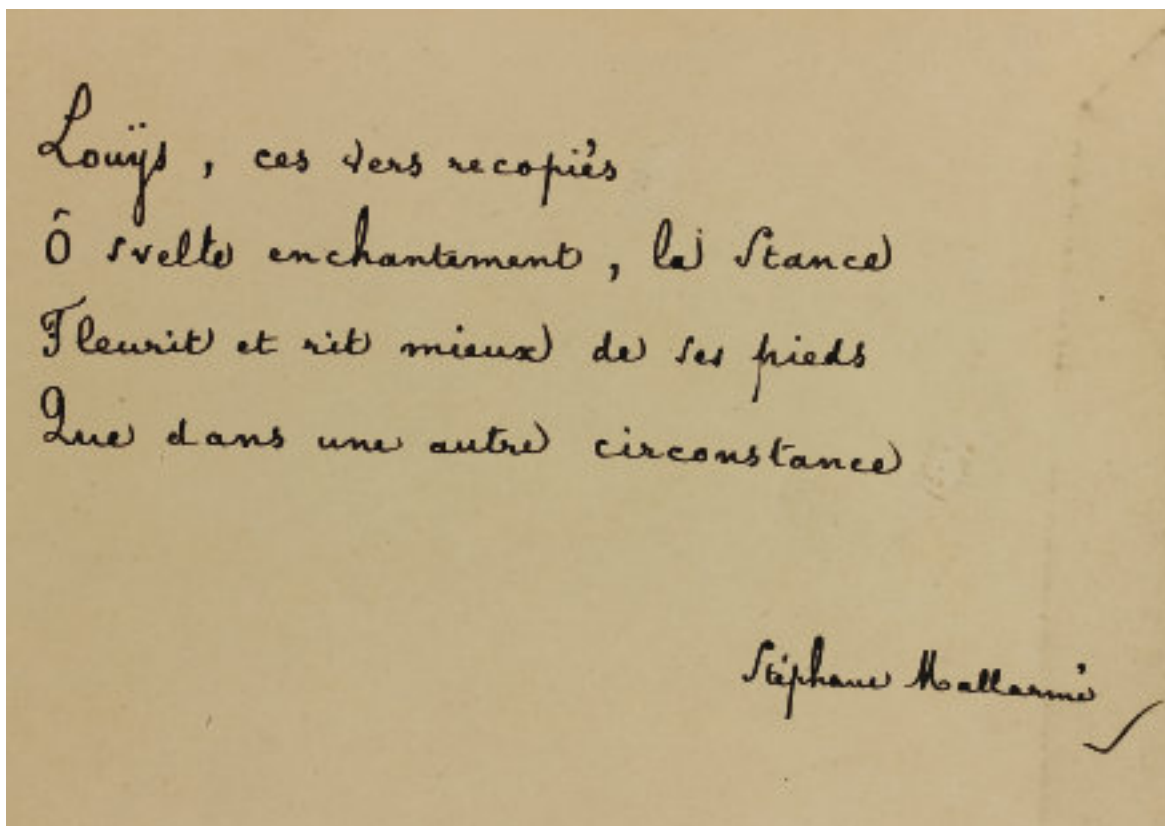
*"J'ai copié en trois jours à la Bibliothèque Nationale tous les vers de Mallarmé"*  
(*Journal intime*, cité par Goujon, *op. cit.*, p. 90).

Cet exemplaire de Pierre Louÿs marque l'entrée du jeune homme en poésie. Accumulant les lectures de toutes sortes au lieu d'étudier, détruisant régulièrement ses propres productions, il prend connaissance des poèmes du Maître et les fait siens, en quelque sorte, en les recopiant. Dans son journal intime, Pierre Louÿs évoque, à la date du 24 juillet 1890, cette rencontre littéraire :

## Brise Marine

La Chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,  
O Nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend,  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant,  
Je partirai. Steamer balançant la machine  
Lève l'ancre pour une exotique nature !  
Un ennui, désolé par les éuels espoirs,  
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et peut-être les mâts invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts ni fertiles îlots  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots.





« ce soir je passais vers 5 heures rue Montmartre en quête du papier impérial du japon pour copier à la B.N. les poésies de Mallarmé que, pour la première fois aujourd'hui je venais de lire d'un bout à l'autre ».

Jour mémorable puisqu'il rencontra, par hasard, le vieux Verlaine éméché et qu'il l'entraîna dans un café. Puis, il rendit visite à Mallarmé rue de Rome qui, probablement touché par cette copie manuscrite d'un jeune poète, apposa, en tête du manuscrit, une dédicace de quatre vers. Pierre Louÿs note dans son journal intime « Rentrée dans l'art ». A partir de ce moment, Pierre Louÿs fut souvent reçu rue de Rome, où il conduisit Paul Valéry.

La copie manuscrite de Louÿs constitue presque un exemplaire à part entière des *Poésies* photolithographées de Mallarmé. Dans sa forme, elle est fidèle à l'édition de 1887 pour le texte et la mise en page - puisque Louÿs a poussé le souci jusqu'à écrire sur des feuilles de papier structurées en cahier, puis à les plier pour les conserver non coupées.

Mais, fait étrange, ce manuscrit recopié par Pierre Louÿs comporte un poème de plus que l'édition photolithographée, alors inédit : «The Whirlwind». Il deviendra « Billet à Whisler » lors de sa publication à Londres en novembre 1890, dans une revue éphémère justement appelée *The Whirlwind*.

Cette copie manuscrite représente un relai entre deux générations de poètes, celle de Mallarmé, c'est-à-dire les premiers symbolistes et les parnassiens, et celle de Louÿs et de Valéry. L'envoi de Mallarmé est une double bénédiction du Maître : pour celui qui vient de se reconnaître poète, comme pour les générations poétiques à venir.

**REFERENCES :** Jean-Paul Goujon, *Pierre Louÿs*, Paris, Fayard, 2002, pp. 90 et 100 – Mallarmé, *Vers de circonstance* Paris, NRF, 1920, p. 120 (pour l'envoi)

## Le Guignon

Au dessus du bétail ahuri des humains  
Bondissaient en clartés les sauvages crinières  
Des mendiants d'agur le pied dans nos chemins.

Un noir vent, sur leur marche éployé pour bannières  
Les flagellait de froid tel jusque dans la chair  
Qu'il y creusait aussi d'irritables ornières.

Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer  
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons et sans unes,  
Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

La plupart là dans les défilés nocturnes  
S'enivrant du bonheur de voir couler son sang,  
O Mort le seul baiser des bouches lacrimées.

ANDRÉ GIDE né en 1869

# Les Cahiers d'André Walter

Œuvre posthume

Paris, Perrin, 1891



**RARE PREMIER LIVRE D'ANDRÉ GIDE. EXEMPLAIRE AVEC UNE PHOTOGRAPHIE DE GIDE ET LE BROUILLON D'UNE LETTRE EN VERS SOUS FORME D'ÉPIQUE DE LOUÏS A GIDE TÉMOIGNANT DE L'ANCIENNETÉ DE LEUR AMITIÉ**  
**ÉDITION ORIGINALE**

**IN-8 (180 X 113MM)**

**TIRAGE** : un des 70 exemplaires de presse subsistant, toute l'édition (190 exemplaires) ayant été mise au pilon, selon le désir de l'auteur

**RELIURE SIGNÉE DE SEMET ET PLUMELLE.** Maroquin vert à la bradel, dos long, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés. Etui

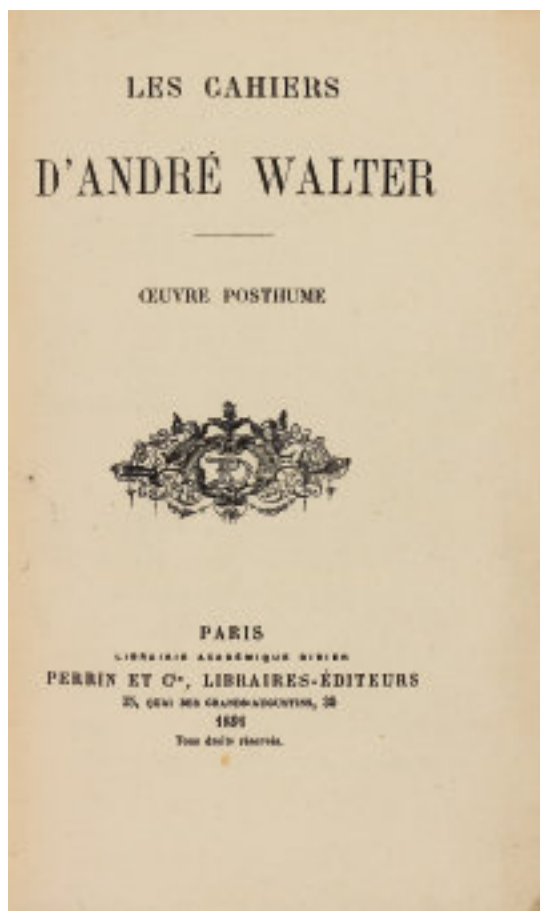
**PIÈCES JOINTES :**

- une photographie originale de Gide à 24 ans (136 x 87mm)
- premier jet manuscrit autographe de l'importante lettre en vers adressée par Pierre Louÿs à Gide, le 24 juillet 1889, le lendemain de son bac (une page in-8 au crayon, avec des ratures) : "C'est hier que j'ai fait ma dernière journée / De potache, et ma vie est désormais tournée / Vers le but invisible où nous marchons tous deux"

*Infimes restaurations au second plat et au dos de la couverture*

Une autre édition au format in-12 parut la même année. Gide dont Louÿs était le condisciple à Jeanson de Sailly, ne devait passer son bac qu'à la session d'octobre. Ce naïf épître manuscrit est un précieux témoignage de l'amitié qui liait les deux jeunes gens. Gide publia *Les Cahiers d'André Walter* anonymement, et Pierre Louÿs en rédigea et signa la préface d'un C. (pour Chrisys).

**REFERENCE DE LA PIÈCE JOINTE MANUSCRITE** : Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, tome I, p.422 (poème intégralement cité) – une note manuscrite de Y.G. Le Dantec indique qu'il a publié ce poème, d'après un autre manuscrit autographe - celui de la version de mise au net - dans *Poésies de Pierre Louÿs*. Paris, Albin-Michel, 1973, t. II, p. 695





REMY DE GOURMONT né en 1858

## [A un inconnu]

Lettre autographe signée et datée

Paris, 16 septembre 1903

**UNE LETTRE DE DANDY. REMY DE GOURMONT LECTEUR DE  
NIETZSCHE DONT IL QUALIFIE L'ŒUVRE DE "BIENFAIT  
PUBLIC POUR LA FRANCE"**

3 PAGES IN-12 (162 X 109MM), à l'encre noire

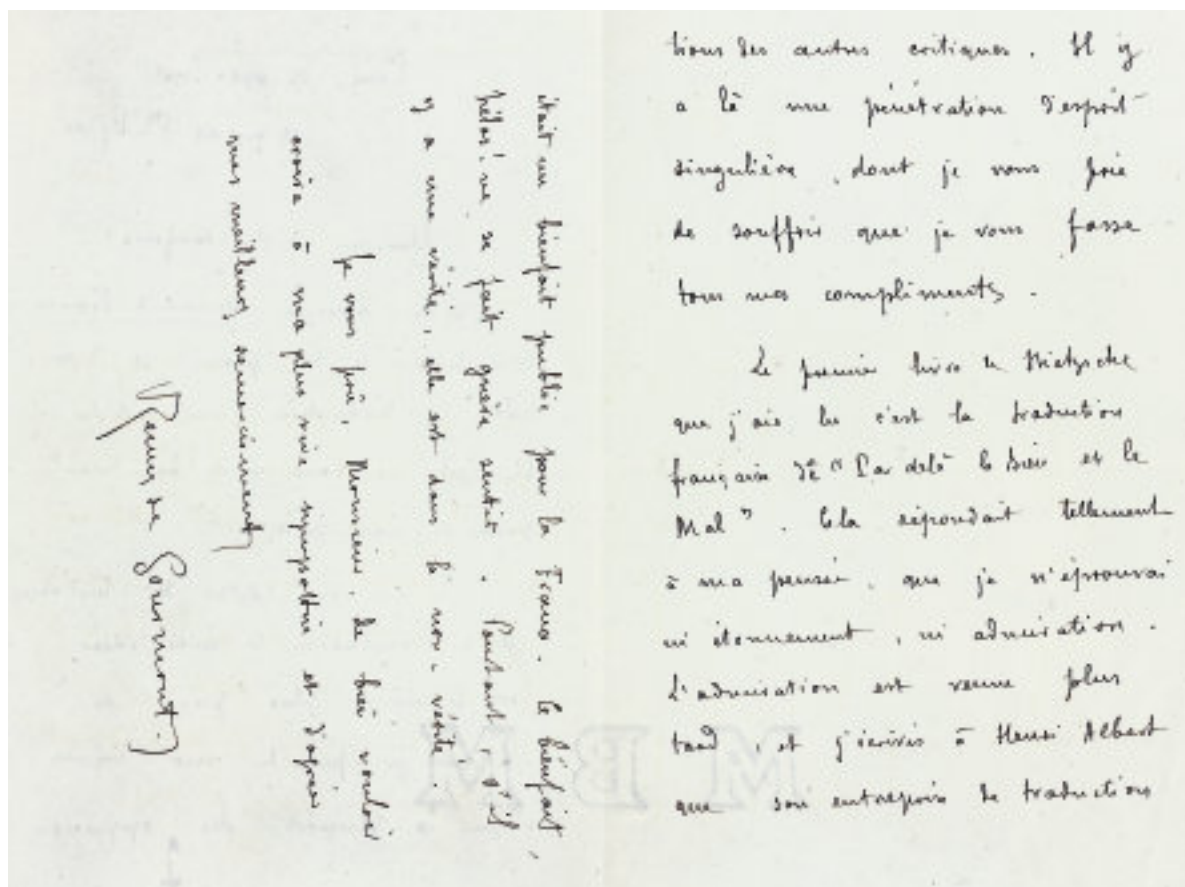
“Paris, 16 sept. 1903. 71 rue des St-Pères. Monsieur et cher confrère, J'ai lu dans le *Mercure de France* avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, la traduction d'un article de *Zeit*, où vous avez bien voulu parler de mes livres. Ce que vous dites des tendances et de l'évolution de mes idées est beaucoup plus près de ce que je pense de moi-même que la plupart des appréciations des autres critiques. Il y a là une pénétration d'esprit singulière, dont je vous prie que je vous fasse tous mes compliments.

Le premier livre de Nietzsche que j'aie lu c'est la traduction française de « Par delà le Bien et le Mal ». Cela répondait tellement à ma pensée, que je n'éprou-

vai ni étonnement, ni admiration.

L'admiration est venue plus tard, et j'écrivis à Henri Albert que son entreprise de traduction était un bienfait public pour la France. Ce bienfait, hélas ! ne se fait guère sentir.

Pourtant, s'il y a une vérité, elle est dans la non-vérité. Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir croire à ma plus vive sympathie et d'agréer mes meilleurs remerciements. Remy de Gourmont.”



PAUL VALÉRY né en 1871

# Le Cimetière marin

Paris, Emile Paul, 1920

**BEL EXEMPLAIRE AVEC ENVOI.**  
**EDITION ORIGINALE**

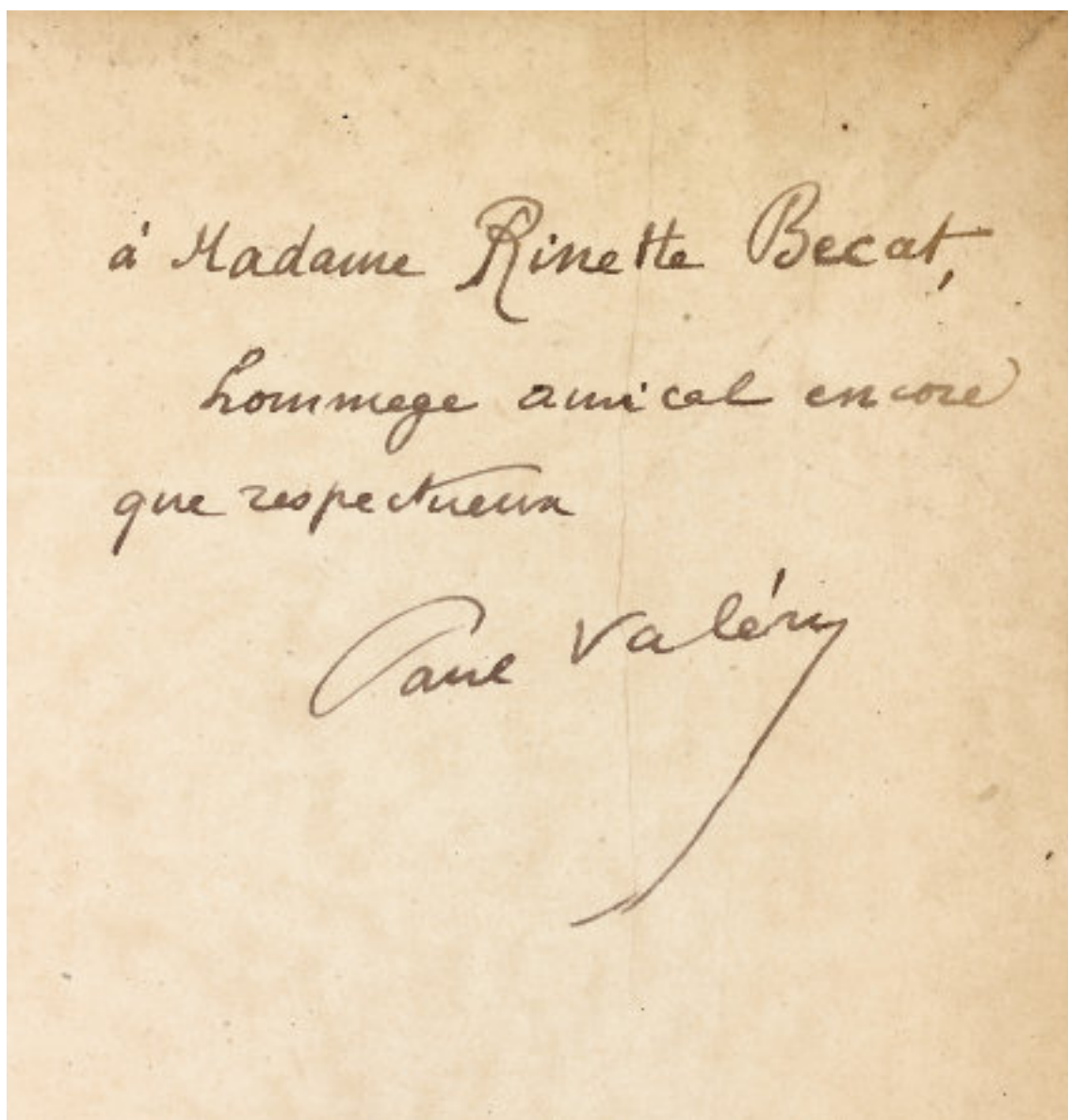
---

IN-8 (211 X 154)

TIRAGE : exemplaire sur papier du Mittineague-mill, numéroté 15. BROCHE

ENVOI : "A Madame Rinette Becat hommage amical encore que respectueux. Paul Valéry"

Rinette Becat, de son nom de jeune fille Marie Monnier, est la sœur d'Adienne Monnier, propriétaire de la librairie parisienne *La Maison des Amis des Livres*, et la femme de Paul-Emile Bécac, peintre et illustrateur de livres érotique.



PIERRE LOUÏS né en 1870

# Poésies

Paris, G. Crès, 1926

**EXEMPLAIRE DE TÊTE, ENRICHÍ D'IMPORTANTES DOCUMENTS**  
**MANUSCRITS AUTOGRAPHES : UNE DES TOUTES PREMIÈRES LETTRES**  
**DE PIERRE LOUÏS À SON FRÈRE, ET DEUX PÔÈMES MANUSCRITS.**  
**EXEMPLAIRE AYANT APPARTENU À ANDRÉ SCHUCK.**  
**PREMIÈRE ÉDITION COLLECTIVE**

IN-8 (199 X 141MM)

ILLUSTRATION : une lithographie de Maillol en frontispice. TIRAGE : exemplaire de tête numéroté 35, un des 40 sur japon impérial (tirage total : 1350 exemplaires)

PIERRE LOUÏS  
 —  
**POÉSIES**

FRONTISPICE EN LITHOGRAPHIE  
 PAR  
 ARISTIDE MAILLOL



PARIS  
 LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C<sup>ie</sup>  
**LE MUSÉE DU LIVRE**  
 21, RUE HAUTEFEUILLE, 21  
 MONNÉVI

**RELIURE SIGNÉE DE G. GAUCHE.** Dos long et coins de box noir, tranche supérieure dorée, couverture et dos conservés

**PIECES JOINTES :** un billet autographe signé de Pierre Louÿs adressé à son frère Georges Louis (une page in-12, à l'encre brune, montée sur onglets, avec adresse au verso) ; deux poèmes manuscrits autographes faisant partie de ceux imprimés dans le recueil, *La Prairie* (signé, une page in-4 à l'encre violette, montée sur onglets), *Les Pêcheurs* (une page in-4 à l'encre brune, montée sur onglets)

**PROVENANCE :** André Schück (ex-libris ; Paris, 1986, n° 157)

On peut lire la date [18]90 sur le cachet du billet que Pierre Louÿs adressa à son frère. Ce billet relate un court dialogue qu'eut Louÿs avec un inconnu, et au cours duquel il fut "reconnu" poète :

*C'est étrange, quand je vous ai vu entrer dans la salle à manger hier, je me suis dit : "ce garçon là est musicien, - ou poète". Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai nié formellement ; mais c'est un type qui peut se vanter de m'avoir fait plaisir.*

1890 est l'année où Louÿs se découvre poète. Il a tout juste vingt ans et lit Mallarmé, au lieu d'étudier. Une très importante correspondance littéraire avec son frère débute alors. Les deux poèmes manuscrits autographes correspondent aux pages 90 et 137 du texte imprimé, avec quelques variantes pour celui des *Pêcheurs*.

La maquette du livre avait été établie par Pierre Louÿs quelques temps avant sa mort, et l'éditeur s'est borné à ajouter *Isthi*, publié anonymement en 1916, à la fin du volume.

**REFERENCE :** *Mille Lettres inédites de Pierre Louÿs à Georges Louis 1890-1917*, édition établie par Jean-Paul Goujon. Paris, Fayard, 2002

« Vous n'êtes pas du bateau, monsieur, n'est-ce pas ? »

— Non monsieur.

— C'est étrange. Quand je vous ai vu entrer dans la salle à manger hier, je me suis dit : « Ce garçon là est musicien, — ou poète. »

Je n'ai pas besoin de le dire que j'ai été formellement ; mais c'est un type qui peut le vanter de n'avoir fait plaisir.

Voilà le tout d'événement de ma journée ; c'est le dîner qu'elle n'est pas très remplie. Il m'incombe maintenant de me coucher.

Je le rembrasse ?

Ay. — mercredi 20 août —



MARC CHAGALL né en 1887

# [Récit de sa vie]

Manuscrit autographe

1927

**IMPORTANT MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE MARC CHAGALL.  
BEAU TEMOIGNAGE SUR SON ENFANCE ET SA JEUNESSE EN  
BIELORUSSIE ET EN RUSSIE : PAUVRETE, VOYAGES, PEINTURES  
DU THEATRE JUIF DE MOSCOU, PREMIERES RELATIONS AVEC SES AMIS  
ECRIVAINS ET PEINTRES.  
REDIGE EN 1927**

**MANUSCRIT AUTOGRAPHE** de 16 pages in-12 (208 x 121mm), à l'encre bleue, et une page in-12, adressée à Jacques Guenne, datant de 1927

**PROVENANCE** : Jacques Guenne, journaliste et critique d'art

Ce texte est antérieur et complètement différent du récit autobiographique *Ma Vie* que Chagall écrit en russe, fit traduire par sa femme et publier en 1931. Voici les 2/3 de la transcription du texte :

“Je suis né en 1887 à Vitebsk de parents pauvres, mi-paysans, mi-ouvriers. Mon père, aux yeux bleus, aux mains couvertes de durillons travaillait, priait et se taisait toute sa vie. Moi aussi j'ai été silencieux. Je ne savais pas ce que je vais faire. Serais-je assis tout le temps devant la cloison ou je vais moi aussi traîner des tonneaux ? Mais j'ai eu des mains fines et j'ai cherché une occupation plus délicate, et, l'essentiel, qui ne me fera pas détourner du ciel et des étoiles et qui m'aidera à trouver quelque raison d'être. Je ne voulais pas autrement, ou que diable m'emporte. Dans ma province je n'ai jamais entendu prononcer les mots l'art, l'artiste mais, un jour, un camarade vint me voir et, apercevant mes dessins, s'exclama : « Mais tu es un vrai artiste ». Qu'est-ce que c'est l'artiste ? demandai-je. Je me suis trouvé. Je fus alors (en 1906) sans l'argent à Petersbourg, étudiant, jeûner, s'évanouir et contempler au moins les menus dans les vitrines. Je suis entré dans l'Académie, d'où je me suis aussitôt sauvé. Les académies sont les mêmes dans le monde entier.

On m'a fait présenter au Bakst dans l'école duquel j'ai entendu parler de Paris, de Cézanne, Gauguin, Van Gogh. Après il a pensé m'emmener à Paris comme aide-décorateur. Mais je suis parti seul (1910) et suis descendu dans « La Ruche ».

Au Louvre, j'étais effrayé devant Delacroix, Courbet, Manet et bientôt mon atelier était encombré de toiles. Je ne sais pas quand j'ai mangé et bu. Cendrars, Canudo m'offraient quelquefois du café, du déjeuner ? me voilà maintenant.

On se moquait beaucoup de moi mais dans mes doutes constants, j'ai été souvent encouragé du petit cercle de bons amis : Cendrars, Apollinaire, Canudo, Max Jacob, Salmon, Delaunay, Lhote, Gleizes, Raynal, Allard, Ségonzac, Warnod. J'ai été soutenu moralement. J'ai exposé aux Salons des Indépendants (1911-14), aux Salons d'Automne. En vain, refusé. Je me suis refusé moi-même.

En 1914 sur conseil d'Apollinaire j'ai envoyé à Berlin à l'exposition « Der Sturm » 200 tableaux. Je vais aussitôt après l'avoir vue, revoir la Russie, ma fiancée (dès lors devenue ma femme, sans laquelle, entre autres, je ne fais aucun tableau, aucune gravure). Mais voilà la guerre, mobilisation. Adieu mon Paris, atelier de la Ruche, mes tableaux sous mon lit et les tableaux de Berlin ! ? La Révolution ? Je suis de nouveau à Vitebsk.

1.  
Je suis né en 1882 à Titebss de  
parents pauvres, mi-paysans,  
mi-ouvriers. Mon père, aux yeux  
bleus, aux mains, couvertes de  
durillons - travaillait, priait  
et se taisait toute sa vie.  
Moi, aussi, j'ai été silencieux. Je  
ne savais pas ce que je vais faire  
serais-je assis tout le temps de  
vant la cloison ou je vais marcher  
aussi traîner de tonneaux. Mais  
j'ai eu de mains fines et j'ai  
cherché une occupation plus  
délicate, et, l'essentiel, qui ne me  
fera pas détourner du ciel et  
des étoiles et qui m'aidera trouver  
quelque raison d'être. Je ne sau-  
rais pas autrement, ou que diable  
m'emporte.

Dans ma province je n'ai jamais  
entendu prononcer les mots l'art  
l'artiste - mais, un jour, un ca-  
marade vint me voir et, aper-  
cevant mes dessins, s'éclama:  
« Mais tu es un vrai artiste! »  
Qu'est-ce que c'est l'artiste?  
demandai-je.

Mes pinceaux à côté, j'ai fait descendre des échafaudages, les peintres en bâtiments et les ai fait entrer dans mon académie, fondée de mon extase et de mes supplices. J'y ai invité les professeurs de toute la Russie, de tous les mouvements et je suis devenu moi-même professeur, directeur et tout ce que vous voulez. C'était impossible de rester intact. J'ai été emporté, entraîné, agité. Je siégeais, prononçais des discours, discutais sur l'art prolétarien, entreprenais, organisais.

Un jour, j'ai reçu une offre de Moscou pour faire des peintures murales et les premiers décors dans un nouveau théâtre, récemment fondé ... Les autres professeurs ont offert probablement un grand prix pour ma tête, mais je me suis empaqueté moi-même et pour la deuxième fois m'installais avec ma famille dans un train de marchandises et partis vers Moscou. Si j'avais été plus audacieux, j'aurais pu me servir un peu de ma « situation » et voyager au moins dans la III<sup>e</sup> classe. Mais pourquoi pas se mêler avec les paysans, les spéculateurs, leurs colis, bidons de lait, leurs chaussures de fille, leurs nourrissons. On a été entassé l'un sur l'autre. Des injures, des malédictions, des vapeurs, des odeurs. On s'avavançait doucement vers la gare de Moscou, encombrée à son tour d'une armée de paysans et de tous leurs biens comme si la gare même partait quelque part. Mais assez de se heurter dans la gare. Où donc se loger ? Voilà une chambre humide. Bon marché et surtout libre. Mais, vous savez, j'étais naïf, je ne savais pas ce que c'est l'humidité. J'ai pensé c'est humide ? on va chauffer, ça va sécher. Mais tous les matins, les couvertures et nous tous avec ma femme et mon bébé, nous étions couverts de la rosée. Les tableaux jaunissent. Vas t'en où tu veux. Mais je me gêne toujours. Ma voix n'a pas d'autorité, quoi. Voilà mon malheur. N'importe. J'ai empoigné les murs et le plafond de mon théâtre et les ai sillonnés en long et en large. J'étais heureux de faire tomber les vieilles traditions dans lesquelles pourrissait le vieux théâtre juif et de donner un choc aux mouvements neufs. Si c'était dur au commencement de mon travail ? après ça se lançait tout seul, si vous avez vu les spectacles de « Habima » (l'année dernière à Paris [1926]) ou si vous avez l'occasion de voir le Kamerny théâtre des Juifs à Moscou, vous verrez, peut-être, que mes années de faim n'ont pas été complètement perdues en vain. Le reste vous savez.

De passage par Berlin en espoir de retrouver mes tableaux (hélas !) je suis rentré à Paris en 1923. J'ai eu une bonne surprise de retrouver mes petites toiles, abandonnées sous mon lit, précieusement encadrées et réunies par les bons soins de Gustave Coquiot qui a été mon premier amateur et mon grand ami jusqu'à sa mort. Dès mes débuts, je me suis séparé de toute manière de l'art professionnel. On ne peut pas en faire un métier, comme celui du cordonnier, du médecin ou du charpentier. Je rêve du jour, quand je pourrai m'isoler complètement pour travailler, comme jadis les moines dans les couvents. On se moquait beaucoup de mes tableaux, surtout, aux têtes détournées (pas au nom de la déformation formelle). Mais, n'importe les différentes dénominations, qui étaient et sont à la mode.

J'ai cherché même pour mériter ces injures. Mais moi je n'ai pas rigolé. J'ai souri devant les moqueries des autres. Je vous ai dit déjà que j'ai cherché du sens dans la vie. Il m'était agréable de constater dans 10 ans, au retour en Europe, l'expressionnisme d'Allemagne, le mouvement surréaliste en France et même l'apparition de Chaplin au cinéma, comme une sympathie, descendante de l'écran. Grand merci à lui. C'est aujourd'hui, peut-être, le seul homme-artiste, avec lequel je pourrais m'entendre sans prononcer un mot. Tout autour de moi, des impressionnistes jusqu'aux cubistes, me semblait trop réaliste, si je puis m'exprimer ainsi. Ce qui me tentait le plus c'était le côté invisible ou saisissant, allogique, de la forme et de l'esprit, sans lequel la vérité extérieure n'était pas complète pour moi, sans recours au fantastique ... C'est pourquoi, j'ai préféré d'abord perdre l'esprit, quoi, me purger de toutes les écoles de méthodes techniques, de formalisme exclusif, et mettre la limite au triomphe de la théorie ... L'art céphalique ne nous enrichit pas complètement ...

Toute la vie et le travail est comme un instant, et, il me semble, que je suis le même quand je dors. Hélas ! peut-être un autre dans la société. Il m'est encore difficile d'être avec les hommes, excepté avec une petite poignée d'amis. En général, je ne sais pas parler d'art. Je cours toujours un risque de n'être pas compris. Ne forcez pas à parler les artistes. Parler d'art est un art à part. Ce que je regrette parfois, c'est que ce psychisme indigeste qui est le mien diffère, il me semble, de l'esprit latin. Si je le regrette, c'est parce que j'aime la France et respecte ses maîtres. C'est là où je suis né pour la seconde fois. Paris était mon école mobile, même par son air, son atmosphère" ...

**REFERENCE** : texte publié pour la première fois dans *L'Art vivant*, le 15 novembre 1927, p 1009

2.  
Hélas! il y a déjà longtemps,  
que l'humanité se contente  
admirer plutôt l'habit de  
l'art que de voir, que se passe  
à l'intérieur.

Si nous ne sommes pas ca-  
pables de rendre nos produc-  
tions de même grandeur <sup>comme</sup>  
sont les apparitions de la  
nature - n'était-ce pas mieux  
abandonner nos pinceaux  
et couleurs?

N'est-ce pas assez de morceler  
la nature, de diviser la pla-  
nète en est et ouest?

Puis-je parler de méthodes  
devant les pyramides égypti-  
ennes, devant la plastique  
hindoue, chinoise ou nègre,  
nés de la nécessité intérieure  
ou de la sincérité religieuse  
(pas dans le vieux sens  
du mot.)

HENRY MICHAUX né en 1899

# Entre centre et absence

Avec sept dessins et un frontispice de l'Auteur

Paris, Henri Matarasso, [1936]

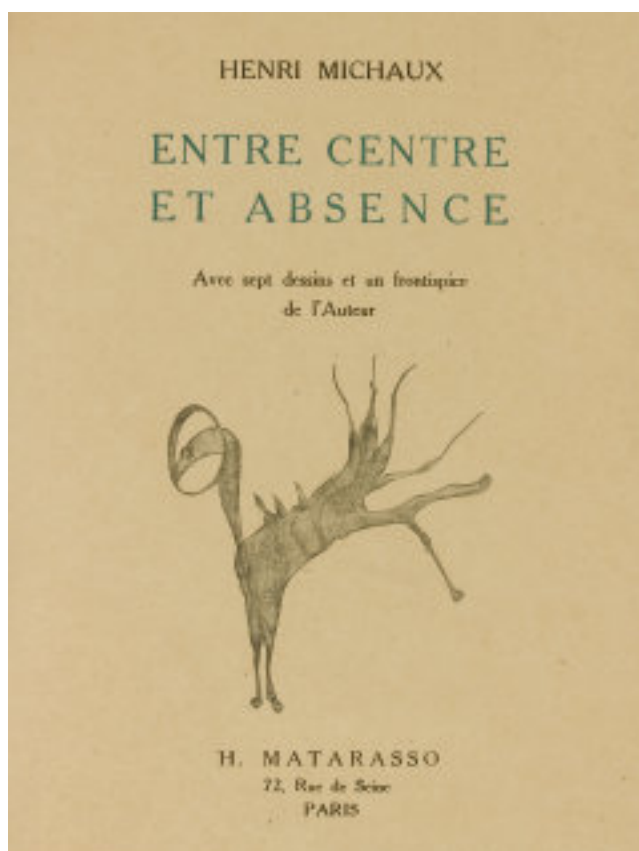
**PREMIER LIVRE PUBLIE DE MICHAUX PEINTRE DE SES PROPRES  
POEMES. L'UN DES RARES EXEMPLAIRES SUR JAPON,  
ADMIRABLEMENT RELIE PAR JEAN DE GONET.  
EDITION ORIGINALE**

**IN-8 (187 X 140MM)**

**TIRAGE** : l'un des 15 exemplaires sur japon, celui-ci numéroté 11 et signé "H. Michaux" à la justification, après 5 exemplaires sur chine qui sont accompagnés d'une page autographe, et 300 exemplaires sur vélin.

**ILLUSTRATION** : un frontispice et sept dessins de Henri Michaux, dont un répété sur la couverture

**RELIURE SIGNEE DE JEAN DE GONET** et datée 1992. Plats de box beige veiné de brun, dos à renforts d'ébène sculpté, attaches d'ébène aux angles et au dos, doublures de daim brun, couverture conservée. Boîte-étui à dos de box rouge



*Entre centre et absence* est le premier livre de Michaux illustrant Michaux. Cette forme d'autoportrait de la peinture par la poésie est plutôt rare dans l'histoire de la poésie européenne : "Je voulais dessiner la conscience d'exister et l'écoulement du temps. Comme on se tâte le pouls. Ou encore, en plus restreint, ce qui apparaît lorsque le soir venu, repasse (en plus court et en sourdine) le film impressionné qui a subi le jour." ("Vitesse et tempo", *Quadrum*, n° 3, 1957, p. 15)

Et, assurément, ces poèmes sont ceux du "Je" : l'autobiographie, rêvée ou réelle, y croise à tout moment l'inspiration magique - titre du premier poème - du poète des abîmes. Les dessins de Michaux représentent ainsi des créatures monstrueuses : "Il fut bientôt évident (dès mon adolescence) que j'étais né pour vivre parmi les monstres." (*Epreuves exorcismes 1940-1944*). Ce recueil dévoile dix-neuf poèmes qui paraissent ici pour la première fois et que l'on retrouvera dans d'autres publications de Michaux.

Pour cet ouvrage, il n'existe très probablement pas de reliure plus opportune que cette reliure de Jean de Gonet.

**REFERENCE** : Talvart & Place, XV, p. 12



PIERRE JEAN JOUVE né en 1887

# Poésie et catastrophe

Manuscrit autographe signé

Genève, Noël 1942

---

**LA POESIE EN TANT DE DETRESSE. HOMMAGE A LA RESISTANCE  
ET A PIERRE EMMANUEL**

---

12 PAGES IN-4 (314 X 245MM), à l'encre rouge et bleue, nombreuses corrections

**ENVOI** : "A André de Blonay et Mariette de Blonay, j'offre ce manuscrit comme témoin d'une affection reconnaissante et durable. Pierre Jean Jouve. Noël 1942 à Genève"

**EN FEUILLES**. Chemise et étui.

**PROVENANCE** : André et Mariette de Blonay (envoi)

Pierre Jean Jouve ne serait pas homme d'action. C'est ainsi qu'il faut comprendre sa position pendant la guerre. Ses textes sont des hommages à des grandes figures de la résistance spirituelle. Lui aussi est engagé dans un combat, qui est plus en retrait, plus personnel, plus intérieur. Dans son œuvre depuis 1925, il semble que pour la première fois, la guerre associe sa mystique aux événements, le mal dans l'homme s'incarnant démesurément dans l'Histoire. La force de Jouve, réfléchissant sur son destin de poète en tant de guerre, est de lier l'essence de la poésie - son apparition possible - à un temps de catastrophe.

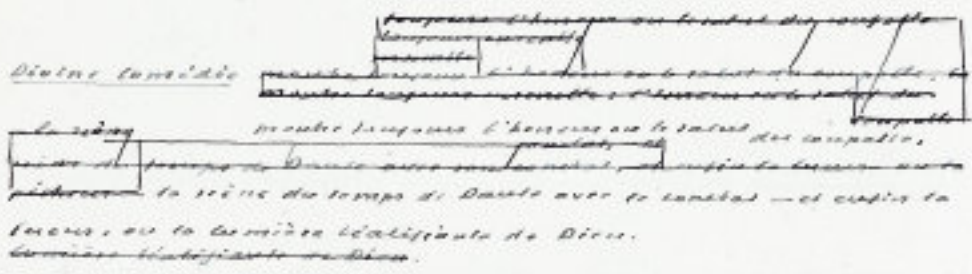
Ce texte est une préface au poème *La Colombe* de Pierre Emmanuel, écrit en pleine guerre. Pierre Jean Jouve, qu'il rencontra en 1937, devait le guider dans ses débuts poétiques : *Elégies* (1940), *Tombeau d'Ophée* (1941). Réfugié dans la Drôme pendant l'Occupation, Pierre Emmanuel poursuit ses activités d'enseignant et participa à la Résistance. Il écrivit notamment *Jours de Colère*, *Combat avec les Défenseurs*, *La Liberté guide nos pas*. La préface de Pierre Jean Jouve est un texte sur la Résistance par la parole :

*Lorsqu'un grand peuple a vu ses armes lui tomber des mains dans la honte, et qu'il est entièrement recouvert par une organisation de pensée néfaste, il doit quelque part gémir. Le gémissement, plus ou moins reconnaissable, cherche mainte issue ; une de ces issues est la voix ; c'est ainsi que la Poésie peut se trouver investie de la fonction de décharger pour une part l'âme du peuple.*

Pierre Jean Jouve écrira un autre texte sur Pierre Emmanuel : "Je choisis Pierre Emmanuel comme messenger de la jeune génération. Il fut un des porte-paroles de la résistance spirituelle ; mais aussi il reprend la recherche en profondeur ... Le texte que je cite fut écrit en 1942, à l'heure la plus sombre de la tyrannie".

**REFERENCE** : préface à *La Colombe* de Pierre Emmanuel, Fribourg, Egloff, 1942

et qu'il se fait, surtout lorsque les conditions de la vie sont  
 simples, surtout lorsque la méditation se trouve plus éloignée de ce qui  
 est à la source. La lecture à plusieurs reprises <sup>est un acte</sup> est donc essentielle à  
 l'œuvre. Elle n'est véritablement dans le poème de l'œuvre  
 véritable que tel avant, après a mission de méditer. A travers  
 toute participation, le poète doit se représenter constamment à lui-même,  
 surtout à sa source, d'observer ce qu'il voit par ce qu'il souffre. La



Il faut donc s'occuper d'une fois encore une partie essentielle  
 éloignée, sachant  
 l'essence, la source, la poésie, la politique

et surtout à "l'œuvre" - même si cette partie concerne les valeurs les plus  
 dans le sens d'une poésie  
 l'essence, la source, la poésie, la politique

de source surtout que par la profondeur et la multiplicité de ses valeurs



PIERRE JEAN JOUVE né en 1887

# Avant propos à Images de l'Homme immobile

par Jean Garamond (Guy Lévis-Mano).

Manuscrit autographe signé

Suisse, avril 1943

---

**MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE L'HOMMAGE RENDU PAR  
PIERRE JEAN JOUVE A GUY LEVIS-MANO**

---

7 FEUILLETS IN-4 (314 X 245MM), à l'encre rouge et noire, nombreuses corrections

**ENVOI** : "A André de Blonay qui aime si profondément nos prisonniers intellectuels français et tout particulièrement celui-ci, le cher Guy Lévis-Mano, j'offre ce manuscrit pour le jour de son anniversaire, avec ma vraie et durable amitié. Pierre Jean Jouve. Genève, le 2 juillet 1944".

**EN FEUILLES**. Chemise et étui

**PROVENANCE** : André de Blonay (envoi)

Guy Lévis-Mano, qui prit Jean Garamond comme pseudonyme pendant la guerre, édita des livres avec un souci, une exigence et une omniprésence dans leur réalisation qui n'est pas sans rappeler ceux des libraires du XVI<sup>e</sup> siècle. A la fois imprimeur-typographe, éditeur, poète, traducteur, il fut au cœur de l'aventure sur-réaliste et de la poésie, de 1923 à 1974. Pierre Jean Jouve, très soucieux de l'édition de ses textes à tous points de vue : dates de publication, contenu, typographie, format de l'ouvrage, couverture (souci de la perfection que l'on retrouve jusque dans sa calligraphie très régulière), fréquenta Guy Lévis-Mano dès les années 1920. Il publia régulièrement ses livres.

Ce manuscrit autographe de Pierre Jean Jouve rend hommage au grand typographe :

*Une telle voix vient d'un homme simple et profond qui a conservé le don d'exprimer parce qu'il était poète, et ami des poètes, avant d'être canonnière derrière la ligne Maginot, puis prisonnier amer. "Jean le typographe" est le nom qu'il prend parmi ses camarades pour languir et souffrir ; "Garamond", nom d'un maître-fondeur de la typographie française, celui qu'il emprunte pour parler de loin. Mais si nous pouvions soulever ces noms, ces masques de guerre, nous trouverions la figure d'un artiste que beaucoup de nous ont aimé. Nous montrerions alors un artisan admirable, à l'existence difficile, qui par des moyens d'une simplicité stupéfiante créa plusieurs des plus belles œuvres typographiques entre 1935 et 1939 ; en même temps un esprit courageux et précurseur qui croyait en la Poésie, apercevait son importance dans la pensée française troublée, et la servait à tout risque (quand les nababs de l'édition n'avaient pour elle que mépris)*

Pierre Jean Jouve écrira deux autres textes en hommage à Guy Lévis-Mano : *Un homme qui fait seul de beaux livres* (1938) et *Dialogue sur la typographie* (1957). Le poète et sa femme furent les hôtes d'André de Blonay, près du lac Léman, pendant la guerre.

**REFERENCE** : publié dans *Les Cahiers du Rhône* VI, avril 43 – nous remercions Mademoiselle Muriel Pic pour sa précieuse aide

Typographie française, celui par lequel nous sommes devenus. Mais

et nous sommes devenus des autres, les hommes de papier, nous sommes

la figure  
de la littérature et un artiste qui beaucoup de nous ont écrit. Nous

avons un problème  
maintenant nous sommes à l'écriture, à l'écriture technique qui par

des moyens et nous sommes à l'écriture (nous sommes à l'écriture)

de nous sommes de Paris] et nous sommes de nous sommes de nous

typographiques  
typographiques entre 1925 et 1935 en même temps un esprit européen et

primaires qui voyait en la lettre, apprenait son importance dans

le monde français typographique, et la voyait à l'écriture (quand les  
lettres françaises typographiques, la voyait de nous sommes de nous sommes)

malade  
l'écriture de l'écriture et nous sommes de nous sommes de nous sommes de nous sommes

Nous le voyons immuable, il paraît frappé  
immuable le voyait frappé dans une lettre écrite et nous sommes de nous sommes

l'écriture de nous sommes. "On avait pu en a vu de nous sommes..." nous sommes

avait une voyante voyante voyante dans la seule ville de D., en 1940.

"Ce qui est perdu" voyait de nous sommes l'écriture de nous sommes.

Son voyante voyante par la voyante voyante, voyante, de la voyante voyante

PIERRE JEAN JOUVE né en 1887

# Processionnal de la force anglaise

Tapuscrit signé

Suisse, juin 1943

## IMPORTANT PLAIDOYER POUR L'ANGLETERRE, POUR CHURCHILL ET LE GENERAL DE GAULLE PENDANT LA GUERRE

17 PAGES IN-4 (313 X 229MM)

**ENVOI** : "Pour André et Mariette de Blonay. Pierre Jean Jouve. En souvenir de la lecture faite chez eux, juin 1943", à l'encre noire, sur la dernière page

**EN FEUILLES**. Chemise et étui

**PROVENANCE** : André et Mariette de Blonay (envoi)

Alors qu'il est réfugié dans la Drôme, Pierre Jean Jouve entend l'appel du 18 juin. Dès lors, il devient très admiratif du général De Gaulle, ce qu'il écrit dans une lettre à Jean Paulhan datée du 6 septembre 1940 :

*L'homme fort qui est à Londres, le descendant de Jeanne d'Arc, pourra-t-il nous sauver d'une déchéance manifeste, d'une crise totale de la substance ? Dieu sait si, depuis que j'écris, j'ai eu à souffrir dans ma nation ; mais maintenant ce n'est plus "souffrir", ce serait plutôt mourir. Je suis rempli d'admiration et d'envie pour la "cold anger" de l'Angleterre. Ici seulement le démon de l'hystérie et de la mécanique a trouvé son Ennemi ("lettres à Jean Paulhan", p.196).*

Au delà des destructions physiques, la guerre est pour Pierre Jean Jouve une défaite de l'esprit et une déchirure de l'âme. Dans ce texte de 1943, il célèbre la résistance anglaise et quelques hommes au cœur de l'apocalypse :

*Il est temps que l'un de nous se lève, pour dire ce qu'on leur doit. Il est temps que cette dette intérieure soit payée, et soit payée par un Français. Il est temps que la parole d'un Français rachète s'il se peut la félonie française. Car il est temps de crier : ces hommes anglais sont grands ... Je suis un homme qui, dans cette tourmente de l'Apocalypse, n'a jamais désespéré du héros anglais. Je n'ai jamais douté dans cette guerre du peuple anglais ayant pris sa décision. En juin 1940, après le massacre de la patrie, tout semblait mort ; bien mieux, tout semblait devoir survivre dans la mort, c'est-à-dire à l'état de folie ... Cependant l'unité, entre nous et l'Angleterre, était faite, puisque le 18 juin 1940 la France est ressortie de ses cendres, à Londres, par le commandement du général Charles de Gaulle... Lorsque je lisais sur les murs de Cannes l'affiche : "Les Anglais défendent leur pays, de Gaulle trahit le sien", je pleurais à chaudes larmes pour tant de stupidité haineuse. Il y avait alors trois Paroles, trois paroles seulement : "Je n'ai à vous offrir que la sueur, le sang et les larmes." "Sachez que nous ne céderons jamais, que nous ne capitulerons jamais." Et : "Nous rétablirons la France dans sa grandeur et sa souveraineté"*

**REFERENCES** : texte publié chez Egloff, Fribourg, 1944 – *Pierre Jean Jouve*, Paris, L'Herne, 1972, pp. 133-135 – « *Pierre Jean Jouve*, lettres à Jean Paulhan 1925-1961 ». Edition établie par Muriel Pic. Paris, Editions Claire Paulhan, 2006, p.196



PIERRE JEAN JOUVE né en 1887

# Baudelaire Préfaces

Manuscrit autographe signé

Suisse, janvier 1944

---

**EMOUVANT MANUSCRIT SUR BAUDELAIRE, L'UN DES GRANDS  
INSPIRATEURS DE LA POESIE DE JOUVE**

---

21 PAGES IN-4 (314 X 245MM), à l'encre rouge et bleue, nombreuses corrections

**ENVOI** : "A André de Blonay, j'offre ces pages manuscrites, le premier jour de 1944, l'année où la victoire récompense nos douleurs. Pierre Jean Jouve"

**EN FEUILLES**. Chemise et étui

**PROVENANCE** : André de Blonay (envoi)

*"Sorte d'ange à la fois lumineux et funèbre, Charles Baudelaire occupe dans son monde et dans le monde moderne de la Poésie française une place essentielle. Bien des ombres, nées des accidents de sa vie douloureuse, ont été longtemps suspendues sur son courage surprenant ; mais ces ombres s'évanouissent, et le poète "Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change" apparaît comme un exemple de courage et une pure vertu de création"*

Pierre Jean Jouve publiera régulièrement des textes rendant hommage au poète qui décida de sa vocation : *Tombeau de Baudelaire* (1942) et *Apologie du poète* (octobre 1947).

**REFERENCE** : texte publié dans *Le Cri de la France*, "Baudelaire. Préfaces", Fribourg, L.U.F., 1943, 2 volumes

BAUDELAIRE

PRÉFACES

*A André de Bligny*

*J'affile ces pages manuscrites, le premier jour de  
1944, l'année où la victoire se complétera nos  
docteurs.*

*Pierre Jean Young*